

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET
DEPARTEMENTS

Un an : 3 fr.
Six mois : 2 »
Trois mois : 1 »
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à
L'EXPRESS de LYON

PARAISANT LE DIMANCHE

4^e Année

N^o 13.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 1^{er} Avril 1900.



La liberté ou la mort



Le gouvernement de la Reine vient de s'engager à fond et de prononcer des paroles décisives.

Aux propositions de paix formulées par les deux présidents, le marquis de Salisbury a répondu en rejetant sur les Boers la responsabilité de la guerre engagée et en affirmant que l'Angleterre n'est nullement disposée à consentir l'indépendance soit du Transvaal, soit de l'Etat libre d'Orange.

En cédant ainsi à la pression d'une opinion publique égarée par les sophismes des impérialistes, le gouvernement anglais commet certainement une grosse faute, dont les redoutables conséquences ne tarderont pas à se dégraver.

L'annexion pure et simple ne s'accomplira pas sans que des torrents de sang soient répandus, rendant plus irréductible l'antagonisme entre les vainqueurs et les vaincus.

D'autre part, la guerre de partisans qui va succéder à la guerre régulière sera plus longue et plus pénible encore et elle contraindra la Grande Bretagne à immobiliser pour de longues années peut-être, dans l'Afrique du Sud, la plus grande partie de ses forces. Une telle situation est des plus dangereuses. Telles éventualités peuvent surgir qui mettront la Métropole dans la nécessité de se défendre, sinon chez elle, du moins dans les immenses colonies asiatiques qui sont le plus beau fleuron de sa couronne. En pareille occurrence, il serait aussi dangereux de rappeler les troupes que de les laisser en présence d'adversaires incomplètement soumis et brûlant de reconquérir leur indépendance.

De quelque côté que l'on envisage la question, il apparaît à tout esprit non prévenu que l'annexion, à supposer que la fortune des armes permette de l'accomplir, sera une irréparable faute et que la conscience de ses véritables intérêts devrait inspirer l'Angleterre une attitude moins intransigeante.

L'exemple des difficultés que les Etats-Unis ont rencontrées aux Philippines est cependant des plus instructifs. Depuis de longs mois, des troupes bien équipées abondamment pourvues de munitions et vivres s'usent dans une interminable lutte contre les partisans de l'insaisissable Aguinaldo.

Suivant une tactique que les Anglais se sont empressés de leur emprunter, les Américains se sont efforcés de représenter l'insurrection comme étant en complète décroissance. Les défections se multipliaient autour des chefs philippins, et les débris de leur armée, mécontents et découragés n'attendaient qu'une occasion propice pour se soumettre aux vainqueurs.

On a longtemps ignoré la situation vraie, mais il est devenu impossible de la dissimuler complètement. On sait aujourd'hui que les autorités américaines ne se font effectivement obéir que dans la zone d'occupation de leurs troupes, qui se réduit à Manille et à quelques ports. La capitale même, terrorisée, mise en état de siège, traitée avec cette rudesse mêlée de défiance qu'emploient trop souvent les vainqueurs, restait frémissante, toute prête pour un soulèvement et entièrement acquise aux rebelles.

De toutes récentes nouvelles annoncent de sanglants combats où les troupes américaines n'ont pas toujours eu l'avantage.

Combien de vies humaines faudra-t-il encore sacrifier pour l'incertaine réalisation de projets qui devraient être en horreur à toute nation généreuse?

Pourquoi s'obstiner à faire d'un petit peuple la rançon d'une guerre qui avait apporté, d'autre part, de suffisantes compensations? Déclarer, comme le fait journellement la presse américaine, que les Philippines sont incapables de fonder un gouvernement régulier et que les Etats-Unis ont pour but unique de guider l'archipel vers une civilisation supérieure n'est qu'une inutile hypocrisie. Un peuple qui se bat pour être libre est toujours capable de s'organiser.

Le spectacle que donnent actuellement de grands peuples n'est pas de nature à fortifier la thèse de ces optimistes qui croient au progrès continu des idées de droit et de moralité.

Il n'apparaît pas que les nations, prises en masse, soient beaucoup plus soucieuses qu'autrefois, de faire régner par le monde la paix et la justice.

Que d'espérances n'avait-on pas fondées, cependant sur les heureux résultats de ce grand mouvement scientifique et industriel qui a marqué notre siècle d'une si profonde

empreinte. Mais, hélas! l'homme, maître des forces naturelles ne l'est pas encore de ses instincts : il asservit la matière et reste l'esclave de ses passions. Si le perfectionnement de nos idées morales devait marcher de pair avec l'élargissement de nos connaissances, l'humanité du vingtième siècle présenterait un admirable tableau. Il n'est pas de jour, en effet, qui ne nous apporte quelque nouvelle et importante découverte.

Une des plus surprenantes est celle que vient de réaliser l'électricien Tesla qui, depuis quelques mois, poursuivait des essais de télégraphie sans fil sur l'une des plus hautes montagnes du Colorado. Cet inventeur prétend être arrivé à une solution complète et entièrement satisfaisante de ce difficile problème. Il affirme qu'il pourra, sous peu de jours, non seulement communiquer avec Paris pendant l'Exposition Universelle, mais encore se mettre très facilement en rapport avec toutes les villes du monde entier. Ses appareils, garantis contre toute perturbation extérieure, permettraient d'obtenir une vitesse de 1,500 à 2,000 mots par minute.

Si prodigieux que soient de pareils résultats, ils pâlisent, cependant, devant ceux que le même inventeur se fait fort d'obtenir à bref délai en transmettant à distance, et sans emploi de fil, l'énergie électrique. Une telle invention serait évidemment une des plus prodigieuses qu'ait réalisées le génie humain : elle serait susceptible de modifier complètement la face du monde.

Une note amusante pour terminer.

Un médecin viennois a découvert que si les femmes sont souvent d'un caractère violent et désagréable (je laisse au peu galant docteur toute la responsabilité d'une pareille constatation) cela est dû à la chaleur du fourneau qui échauffe le sang et provoque une altération des centres nerveux.

Il en résulte, au bout d'un certain temps, une affection bien caractérisée que le disciple d'Esculape ne craint pas d'appeler « la rage des cuisinières ».

Quel Pasteur découvrira le vaccin du fourneau?

NOS GRAVURES

POUR L'INDÉPENDANCE.

Les deux petites républiques sud-africaines, abandonnées du monde entier, ne peuvent plus compter sur elles-mêmes.

Aussi admirables dans la défaite que dans la victoire, elles se préparent à la lutte suprême et tout semble indiquer que, selon la parole prononcée par le vieux président Krüger au commencement des hostilités, elles ne seront pas rayées de la carte du monde sans étonner l'univers par leur résistance désespérée.

Vieillards, femmes, enfants s'enrôlent pour repousser les envahisseurs, et cette lutte d'un pays libre qui veut sa place au soleil sera féconde en épisodes héroïques. Qui sait même si cette volonté obstinée de mourir ou de vivre libre ne vaincra pas la fortune et si le patriotisme ne réalisera pas sur cette terre d'Afrique quelqu'un de ces miracles dont l'histoire nous fournit tant d'exemples?

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION

UN COIN DU VIEUX PARIS.

Les expositions ne sont pas intéressantes seulement lorsqu'elles nous montrent le point précis où est parvenue la science humaine. Elles excitent, à bon droit, la curiosité quand elles rappellent les aïeux disparus, et nous montrent le cadre dans lequel ils ont vécu et souffert. Lorsque à cette considération se joint un grand intérêt artistique, les évocateurs du passé ont tout fait pour assurer le succès de leur œuvre. Aussi la foule se pressera-t-elle dans cette reconstitution du Vieux Paris qui s'élève sur les bords de la Seine et qui est due à un artiste chez qui la documentation précise et sûre est aidée de toutes les ressources d'une féconde imagination.

En faisant revivre la vieille capitale du Moyen âge, M. Robida n'a pas voulu donner la seule impression d'une fidèle reconstitution archéologique. Les visiteurs n'emporteront pas seulement le souvenir d'une architecture aussi élégante que variée; ils auront vécu pendant quelque temps de la vie même d'une cité d'autrefois.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs un dessin de l'auteur même de cette œuvre remarquable, représentant une des parties les plus pittoresques du vieux Paris : la porte Saint-Michel.

Un grand Fétiche

— Bonjour, capitaine Barateuf, comment va la santé?

— Pas trop mal, mes pitchouns, la carcasse est encore solide et elle louvoya longtemps encore avant de sombrer.

— Espérons-le...

— Bah! il y a des jours où vraiment cela vous serait égal de larguer votre amarre pour le grand voyage, des jours où l'on n'est pas en train, quoi! On se demande ce qu'on fait sur terre, à quoi cela servira d'y naviguer si longtemps, sans laisser derrière soi autre chose qu'un mince sillage qui s'efface à mesure et que l'instant d'après on ne voit plus.

— Diable, capitaine, vous êtes lugubre aujourd'hui, vous voyez la vie en noir. Auriez-vous perdu quelque parent ou quelque ami. Vos valeurs auraient-elles baissé en bourse, ou est-ce là un simple accès de mélancolie passagère?

— Non, mes bons amis. Rien de tout cela ne m'est arrivé. Personne de ma famille n'a avalé sa langue pour la bonne raison que je n'ai plus de famille depuis je ne sais combien d'années. Mes camarades, je les ai semés aux quatre vents de l'horizon et quand par hasard j'en reçois des nouvelles, c'est au bureau Véritas, sur la liste des naufragés.

Quant à mes valeurs de bourse, elles sont, Dieu merci assez solides pour ne rien craindre des fluctuations des cours. Je deviens sûrement hypocondriaque par instants, voilà toute l'affaire et à force d'avoir bourlingué par tout l'univers, j'en arrive à souhaiter le repos éternel, la baie inconnue où l'on jette l'ancre pour la dernière fois.

— Allons, capitaine, pas de pareilles idées. Il fait chaud, vous devez avoir soif. Buvez un



cocktail ensemble ou un sherry brandy, et contez-nous une histoire, cela chassera vos papillons noirs.

Le dialogue qui précède s'échangeait un après-midi d'août par 37 degrés à l'ombre, entre deux commerçants de la ville et le vieux capitaine Barateuf, une des gloires de l'endroit un vieux loup de mer dont le pireil n'existe certes pas à cent lieues marines à la ronde.

Gros, court, trapu, chauve, bedonnant, un teint couleur de brique cuite, une face large et enluminée, éclairée par deux petits yeux souris, fureteurs et malicieux au possible, franc de parler et d'allures, toujours prêt à conter une bonne blague en échange d'une tournée quelconque; qu'il se fait toujours un scrupule de rendre, tel est le capitaine Barateuf; un Marseillais pur sang, monsieur!

Maintenant que je vous l'ai présenté, je lui laisse la parole :

— Puisque vous voulez une histoire, mes bons amis, je vais m'exécuter. Je vais vous conter comment, de pauvre, je devins riche, et par quelle série d'aventures mon meilleur camarade, mieux pourvu que moi d'espèces sonnantes depuis le berceau, perdit une partie de sa fortune pour m'avoir voulu imiter.

— Garçon, apportez-nous de la glace et je commence.

Mon aventure remonte à quelque quarante ans. J'en avais vingt-cinq à l'époque, et depuis quinze déjà je naviguais. On ne perdait pas beaucoup d'années à l'école de mon temps; on distribuait moins de brevets à des blancs-bees, et il fallait être un vrai marin pour remplir le rôle de second, même à bord d'un tout petit navire de commerce.

C'est cependant — il faut que je l'avoue, dût ma modestie en souffrir —, l'emploi que j'occupais à bord de la *Rascasse* un bon bâtiment, solide et ventru, qui faisait le voyage de Marseille à la côte de Guinée et se comporta vaillamment jusqu'au jour où une lame de fond le jeta par le travers des Baléares, sur les rochers desquelles il se perdit corps et biens, votre serviteur excepté.

Du commerce que nous faisons, je ne dirai pas grand-chose, le capitaine seul s'occupait de la vente de la pacotille que lui fournissaient ses armateurs et en échange de laquelle il rapportait des chargements entiers d'ivoire, de poudre d'or et de bois précieux.

Je mentirais aussi en vous disant que toujours le diable d'homme opérait loyalement ses transactions avec les indigènes. Plus d'une fois je fus appelé à intervenir avec quelques matelots et autant de fusils pour mettre à la raison des vendeurs trop exigeants.

Il me souvient même d'avoir conduit un chargement de bois d'ébène, c'est-à-dire de nègres vendus comme esclaves par les trafiquants de la côte, et d'avoir failli nous faire accrocher tous à la plus haute vergue d'un croiseur de l'Etat, pour un acte de piraterie que ma conscience réprouvait avec la dernière énergie, mais que la discipline me forçait d'accomplir.

Le capitaine, vous le savez, est maître, après Dieu, sur son navire.

Mais glissons là-dessus, si vous le voulez bien. Les plus sincères regrets ne feraient rien à la chose et ne sauraient empêcher que ce qui a été soit maintenant irréparable.

Donc, je sortais rarement du bord pendant que le capitaine débarquait à la côte avec deux ou trois hommes d'escorte à la recherche de naturels.

Un jour, cependant, mon supérieur se trouva malade : un accès de malaria, contractée au bord de la rivière des Crocodiles où elle règne en permanence. C'était pourtant un dur-à-cuire mais il dut s'aliter et comme nous étions déjà en retard il me confia le soin de le suppléer à terre, pendant que lui, tout malade qu'il était veillerait à la sûreté du navire.

Me voilà donc parti, tout guilleret, enchanté de voir du pays de voguer de mes propres ailes. J'emportais avec moi pour l'échange tout une pacotille de choix, des articles de cuisine démodés et sans valeur, mais fort appréciés par les naturels, justement en raison de leur inutilité.

Des gens qui mangent crue la viande de tous les animaux et même parfois celle de leurs semblables, n'ont pas besoin de poêles à frire, d'écumoires ni de moules à pâtisserie, n'est-ce pas? Et pourtant j'en avais un superbe, de moule à gâteau, un moule à charlotte en cuivre rouge, grand comme une marmite, et brillant comme de l'or.

Mes opérations commerciales marchaient comme sur des roulettes.

Déjà j'avais en ma possession une charge d'ivoire respectable et un petit baril de poudre d'or du meilleur aloi. Je remis le tout à mes matelots, en leur enjoignant de regagner le bord au plus vite pendant que je pousserais un peu plus loin seul, en explorateur.

Armé de ma carabine et toujours possesseur du fameux moule à charlotte que je ne voulais échanger qu'à bon escient, je me dirigeai donc bénévolement à l'intérieur des terres.

Fatale imprudence! Je n'avais pas fait quatre lieues le long d'une rivière que je ne connaissais pas, que je fus environné d'une bande de moricauds à mine peu rassurante. Je sus plus tard ce qu'étaient ces gens-là, si différents des habituels traitants, plutôt doux et à demi policés.

Ma mauvaise étoile voulait que je fusse tombé au pouvoir d'une tribu guerrière lancée de l'intérieur à la poursuite d'un marchand d'esclaves de la côte.

Les nègres possédaient des flèches empoisonnées, ils étaient une bonne centaine, moi pour toute défense j'avais mon fusil et une cinquantaine de cartouches. Réfléchissant que je me ferais certainement massacrer en résistant, bravement je capitulai.

On me lia les mains, on m'attacha sur le dos les objets que j'avais en ma possession et je pris avec mes ravisseurs un chemin tout opposé à celui que j'avais dû suivre pour rejoindre mon bâtiment.

Au bout de quatre jours de marche ininterrompue à travers les broussailles et les marais, j'appris qu'on était arrivé comme qui dirait au quartier général, un affreux campement de palottes toutes sales, où un nègre plus pâle que les autres et affublé d'une sorte d'uniforme baroque de soldat anglais, me parut être le roi ou quelque chose d'approchant comme grosse légume.

Naturellement, nous ne pouvions pas nous comprendre. Il me baragouinait un charabia abominable et je m'efforçais en criant très fort de m'exprimer en bon français. Voyant que mes tentatives n'avaient aucune chance de réussite, je pris le parti de mimer ce que j'avais à dire.

Je fis le geste de prendre le chemin de la mer et de la poudre d'escampette, puis comme dernier argument j'offris à mon interlocuteur le superbe moule à charlotte que personne ne s'était encore avisé de débaler.

Je ne puis vous peindre la surprise et l'enthousiasme qu'éprouva chez ce vilain singe la vue d'une chose aussi étonnante qu'inconnue pour lui, sans doute. Il vit dans cet ustensile quelque charme que je ne soupçonnais pas, car il se montra plus que ravi.

Si ravi que ne sachant comment me manifester sa reconnaissance d'un aussi royal cadeau il ne voulut jamais me laisser partir et tint à toute force à m'emmener dans ses Etats.

Il ne faut jamais résister ouvertement aux projets des grands. Je me soumis non sans difficulté à l'arrêt du destin et je m'enfonçai dans une belle dans les solitudes inexplorées du continent noir.

Rienôt nous arrivâmes au grand village et je connus peu après les ivresses du triomphe. Le monarque, qui se parait de mon ustensile de cuisine comme d'une couronne, me traita en ami, me réservant les meilleurs morceaux — jamais je n'ai voulu goûter de chair humaine néanmoins — et émettant l'espoir de me voir rester toujours avec lui.

Qui sait! peut-être ai-je manqué ma vocation et eussé-je pu devenir plus tard un potentat? Mais pour le moment je ne songeais qu'à revoir mes compagnons, mon navire et la bonne ville de Marseille.

Je fus si éloquent, je parvins si heureusement à expliquer au roi les causes de ma nostalgie du pays natal qu'il consentit à me laisser aller, non sans m'avoir gratifié en échange de mon cadeau d'un fût entier de poudre d'or. Je ne perdais pas au change, comme vous pouvez le penser.

Quand j'arrivai à la côte avec ma fortune, mon navire avait levé l'ancre, le capitaine m'ayant cru perdu ou mangé par quelque bête fauve. J'eus cependant la chance de retrouver un autre bâtiment qui me prit à son bord comme passager et me rapatria en France, moi et mon trésor.

A peine arrivé, je m'empressai de changer ma poudre d'or contre des espèces sonnantes. J'étais à la tête d'une petite fortune qui me permit dans la suite de naviguer pour mon compte et de me retirer sur mes vieux jours honnêtement.

Un jour, que je comptais mon aventure à mon camarade Pétrus Méglin, je le vis devenir tout soucieux, puis me demander des détails précis sur le pays, sa longitude, sa latitude, le nom du monarque noir et de sa tribu, etc.

— Aurait-il l'intention d'aller là-bas aussi, me demandai-je ?

— Hé bien ! oui, le gaillard avait eu cette idée. Sans rien dire à personne, comme un sournois, il s'embarqua un mois après notre conversation.

J'appris qu'il s'était muni de plusieurs caisses d'objets divers et qu'il comptait bien revenir millionnaire pour le moins.

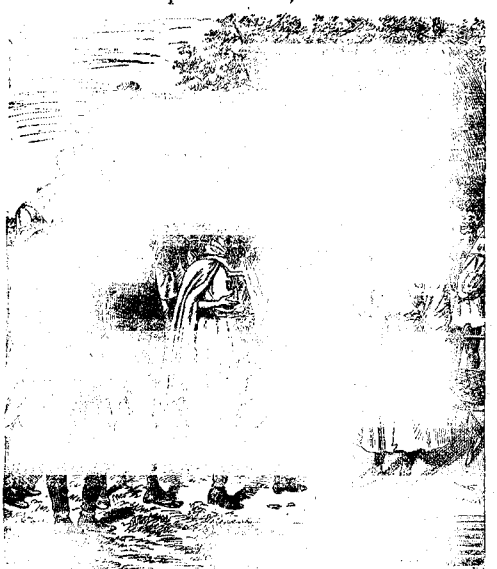
Ah ! mes amis quelle aventure.

Pétrus Méglin arriva là-bas sans trop de difficultés.

Le bon roi Malakoro malheureusement était mort et son fils qui lui avait succédé était un gaillard beaucoup plus dégourdi que son feu père, comme vous l'avez vu.

Des que Pétrus se fut fait connaître, qu'il eût sorti ses cadeaux qui consistaient en meubles, glaces, tapis, couverts d'argent, etc., etc., le mal blanchi s'exalta, se confondit en remerciements.

— Je vais certainement recevoir une dizaine de tonneaux de poudre d'or, se dit mon ami.



Et déjà, devant ses yeux éblouis commençait la sarabande des écus.

Hélas ! trois fois hélas. Je vous laisse à deviner en mille ce que Malakoro II offrit au pauvre Pétrus en dédommagement de sa traversée spéciale et de ses cadeaux : la couronne de son père défunt, le plus cher trésor qu'il possédait dans tout son royaume, une relique sacrée, qu'il mais qui n'en était pas moins le propre moule à Charlotte que j'avais eu l'honneur de lui offrir.

Pétrus aurait bien voulu refuser cette offre magnifique et échanger la fétiche pour quelque chose de valeur plus réelle mais aux premières ouvertures qu'il fit dans ce sens au monarque noir, il vit celui-ci changer de figure. On ne blague pas avec les choses sacrées et l'imprudent courait risque de se faire mettre tout simplement à la broche.

Il prit donc le parti de retourner à la côte, le cœur tout enfiévre de rage.

Pour comble de malheur, il eut le vent contraire tout le temps et démolit à moitié son navire dans le golfe du Lion.

Jamais il ne m'a pardonné ! Et Dieu sait pourtant que je n'étais pour rien dans son aventure, et qu'il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même et à sa malchance.

ÉMILE GUERBOIS

Petite histoire d'autrefois

Un poisson d'avril

Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, avait un médecin, nommé Assalini, un excellent homme, mais possédé d'une innocente monomanie, celle d'être membre de toutes les académies de la terre.

La race de ces originaux est loin d'être éteinte, mais il est douteux qu'on ait jamais poussé aussi loin qu'Assalini le goût des distinctions honorifiques.

Un des aides de camp du prince s'entendit avec ses camarades pour jouer au docteur un petit tour et lui faire avaler en même temps un poisson d'avril.

Il raconta à la table de service où se trouvait le médecin qu'il existait, dans une jolie petite ville près de Milan, une académie des plus remarquables que lui et ses camarades avaient visitée la veille et qui était une des plus savantes de l'Italie.

Comme bien on pense, Assalini ne perdit pas un mot de la conversation et se fit donner une foule de détails qu'il nota soigneusement et finit par déclarer qu'il regarderait comme un des honneurs de sa vie d'être agréé par une aussi docte assemblée.

On engagea fort le docteur à s'y faire recevoir, et on lui donna, pour le guider, un adroit Milanais qui, payé par les officiers, trimbala, pendant deux heures, à pied, le docteur Assalini, et finit par le mener à un établissement où l'on apprend à danser aux ours.

Assalini, furieux de la mystification, jura qu'il en tirerait vengeance.

Deux ans après, à la campagne de Russie, l'auteur du poisson d'avril est blessé et vient à l'ambulance du docteur. Ce dernier, pour se venger, lui consacre ses soins avec un dévouement fraternel et parvient à le guérir radicalement.

La soirée Vanoche

A l'heure terrible du café, après le dîner désolant où les petits pois mal cuits nageaient dans une sauce problématique, où le beurre semblait dater de l'an III et où le lapin paraissait tué de l'année dernière.

Vanoche vient de prononcer ces mots sacramentels : « On va faire un peu de musique. »

A cette phrase quelques jeunes filles, longues comme des asperges en branches et comme les bords du chapeau haut de forme d'un architecte, prennent d'assaut le piano qui n'en pense pas moins, le pauvre. Le tabouret grince, les partitions s'agitent sur le pupitre, les accords vibrent.

Les méchants spectateurs tremblent, quant aux bons, c'est simple, ils ne sont guère rassurés.

VANOCHÉ, qui connaît autant la musique que les baleines du Cup de Bonne-Espérance connaît le pont des Saints-Pères. — Allons, Léonie, joue ton grand morceau.

LÉONIE (la fille dudit Vanoche). — Je ne peux pas, papa, tu sais bien que j'ai un panari.

VANOCHÉ. — Qu'est-ce ça peut faire ?... On est entre amis... tu n'appuieras pas avec le doigt malade... voilà tout.

TOUT LE MONDE. — Bien sûr... Allons... un peu de courage, mademoiselle Léonie.

LE BLOND FIANCÉ DE M^{lle} LÉONIE. — Je vous en supplie... vous êtes si belle quand vous êtes au piano.

Vaincue par ce suprême argument qui dénote l'esprit du blond fiancé, la jeune personne se prépare à faire souffrir la noble assistance.

LÉONIE. — Voulez-vous que je vous joue le Carillon du Couvent ou Prière à la Madone...

LE BLOND FIANCÉ. — Ce que vous voudrez... ce sera encore du bonheur.

LÉONIE. — C'est très joli Prière à la Madone, c'est tout en arpèges...

VANOCHÉ, concluant. — Joue les Asperges et vous, les enfants, tenez-vous tranquilles.

LE PIANO. — Do... mi... sol... do... mi... ré... ré... do... do... si... la... la...

— LÉONIE, s'arrêtant. — C'est impossible... Je ne puis pas faire les bémoles avec quatre doigts...

TOUT LE MONDE. — Mais si, voyons... Je vous assure que c'est parfait...

LE BLOND FIANCÉ, désolé. — C'est si joli.

VANOCHÉ. — C'est extraordinaire ! Voilà sept ans que je paye un professeur de piano et quand on te demande un morceau, tu ne peux rien faire ?...

LÉONIE, étonnée. — C'est mon panari...

VANOCHÉ, furieux. — Ton panari ? J'ai connu un type qui était manchot et qui jouait de la harpe avec ses pieds... Tu comprends qu'il ne faut pas me la faire...

LÉONIE, en pleurs : — Enfin... je l'assure... Elle s'affale dans les bras du blond fiancé qui cette fois, n'est pas encore à la noce.

VANOCHÉ. — Voyons, tu n'as pas besoin de te transformer en urne lacrymale... C'est fini... Ta cousine Félicie va jouer pour toi...

LA COUSINE FÉLICIE, vivement. — Moi, je ne demande pas mieux, mais je n'ai pas apporté ma musique.

VANOCHÉ. — De la musique ? Bon sens, il y en a des tombereaux ici...

LA COUSINE FÉLICIE, après avoir cherché et tirant de dessous une pile de vieux journaux une vieille partition jaunie. — Je vais essayer de vous jouer l'opéra de Mithridate ou les Poissons.

VANOCHÉ, heureux. — Parfaitement ! Les Poissons ça fera toujours plaisir aux pêcheurs à la ligne...

LE PIANO. — Ré... ré... do... si... la... sol... si... ré... sol... fa... si... mi... fa... sol...

LA COUSINE FÉLICIE, s'arrêtant. — Il manque une page... je ne puis pas continuer...

TOUT LE MONDE. — Si... si... c'est tout simplement délicieux...

VANOCHÉ. — Voulez-vous me dire un peu ce qu'on a pu faire de cette page qui manque...

MADAME VANOCHÉ, gênée à la bonne. — Vous n'auriez pas, par hasard, déchiré ce papier pour éplucher les fraises.

LA BONNE. — Non, madame... Pourtant je crois avoir vu hier M. Oscar sortir du salon avec un morceau de musique...

MONSIEUR OSCAR, six ans. — C'est papa qui m'a dit : S'il n'y a pas de papier dans les cabinets, prends-en n'importe où...

VANOCHÉ. — Menteur... je ne t'ai jamais commandé de déchirer les partitions de ta sœur...

MONSIEUR OSCAR. — Est-ce que je savais, moi...

TOUT LE MONDE. — Allons... Allons... Monsieur Grattelard va nous chanter une de ses romances...

MONSIEUR GRATELARD. — Mais vous savez bien que je sais pas chanter... D'abord, je crois que le piano est trop haut pour mon faible organe... n'est-ce pas, mademoiselle Taupe ?

MADAME TAUPE. — Peut-être un peu, monsieur Grattelard...

VANOCHÉ. — Montez sur une chaise, vous serez à la hauteur...

MONSIEUR GRATELARD. — Non... J'aime mieux vous réciter une poésie.

TOUT LE MONDE. — Bravo ! Vive monsieur Grattelard !...

MONSIEUR GRATELARD, après avoir mis sa tête dans ses mains. — Waterloo !... Je vous prie de m'excuser si j'ai des défaillances... (Il commence.)

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête... (Se reprenant)... Non je me trompe... Waterloo... Waterloo... Waterloo... morne

plaine, comme une eau qui bout dans une urne trop pleine...

VANOCHÉ. — Zuzurne ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME VANOCHÉ. — Ne t'en occupe pas... laisse continuer...

MONSIEUR GRATELARD, se passant la main dans les cheveux.

Dans ZUZURNE trop pleine !...

C'est extraordinaire... je ne peux pas me rappeler la suite... Pensez ! c'est long : huit cent vers... Non... J'aime autant vous dire quelque chose de plus court... (Il commence).

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève !

VANOCHÉ, inquiet. — C'est moins long, cette affaire-là ? Parce que moi, je l'avoue, je me méfie un peu... La semaine dernière, il est venu un type

qui nous a récité un sonnet de trois quarts d'heure... tous mes invités ont raté le train... et j'ai été obligé de les coucher tous... (Il tire sa montre). Si vous dites un sonnet, qu'il ne dure pas plus de cinq minutes... exactement.

MONSIEUR GRATELARD, continuant à chercher.

— C'est bizarre... je n'ai pas de mémoire pour deux sous... (Reprenant) :

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève !

VANOCHÉ, après avoir regardé la pendule. — Vous avez encore trois minutes pour la raconter...

MONSIEUR GRATELARD, étonné. — Non... réflexion faite... j'aime autant vous dire la Nuit du 4. (Il commence) :

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête...

Il cherche et continue à s'arracher les cheveux de désespoir.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête... deux balles... deux balles dans la tête...

VANOCHÉ, paternel. — Réfléchissez un peu, mon ami, ça fait huit balles... la tête de cet enfant me paraît vouloir passer à l'état d'écu-moivre...

CHARLES QUINEL.

DISTINGUONS...

Nos lecteurs n'ignorent pas que la fête patronale de Neuilly-sur-Seine, aux environs de Paris, est une des plus importantes, sinon la plus importante des foires de France. Elle donne lieu à un déploiement de baraques extraordinaires et dure très longtemps.

Sur la longue et interminable avenue de Neuilly, qui mène de la Porte-Maillot au rond-point de la Défense de Paris, à Puteaux, les baraques s'alignent, serrées, tassées les unes sur les autres.

Manèges à chevaux de bois, tirs à la carabine, jeux de massacres, femmes-torpilles et hommes-canon, somnambules extra-lucides et musées de figures de cire, se conduisent sans vergogne.

Et parmi tous ces bateleurs, désireux de ramasser le plus de gros sous possible, c'est à qui fera le plus de bruit, à qui inventera le meilleur moyen d'attirer l'attention du public badaud.

Aux orgues à vapeur modulant mécaniquement la scie à la mode, avec accompagnement



de tambours et de cymbales, répondent sur un ton suraigu les glapissements de la sirène à vapeur des montagnes russes. Au boniment ponctué de coups de grosse caisse du pître du cirque se mêlent les faux accords d'une dizaine de pistons et de trombones à coulisse garnissant la galerie extérieure d'un théâtre de genre où l'on joue en l'espace de vingt-cinq minutes des drames tels que *Faaldès*, les *Aventures de Monte-Christo* ou le *Mystère de Paris*.

Aussi, quand la fête bat son plein, que les instruments font rage, que tous les organes humains et mécaniques se mêlent, c'est une cacophonie sans nom, une mêlée indescriptible.

Soleil, poussière aveuglante, poudre de

les promeneurs et les marchandises indistinctement, rien ne manque à ces sortes de réjouissances populaires pour en écarter les gens sensés.

Faut-il conclure de là que les gens sensés sont en bien petit nombre parmi nous, puisque la moindre des fêtes foraines attire les badauds par milliers.

Et il faut bien le dire, ce ne sont pas seulement les enfants, qui prennent plaisir à ces bruyantes et tapageuses exhibitions, les parents, les grandes personnes ne le leur cèdent en rien sur ce chapitre et vraiment l'on ne saurait qui s'gorge le plus parmi tous de sucreries avariées et poisseuses et de pain d'épices poussiéreux.

Avouons aussi que certains spectacles méritent de retenir l'attention pour les amateurs d'émotions violentes, je veux parler des ménageries et des dompteurs.

Malgré l'odeur violente qui s'échappe des cages des fauves dissimulées sous les longues tentes en toile, ce sont encore ces baraques qui tentent le plus la foule.

Bien que sceptiques, pour la plupart, à l'endroit de la prétendue férocité des félins encagés et soumis dès leur plus tendre enfance à un régime abrutissant, les badauds aiment à s'arrêter devant ces fauves domestiqués.

N'en a-t-on pas vu souvent, chez qui un éclair de révolte déchaînait des instincts sanguinaires depuis longtemps assoupis.

Il me souvient d'un Anglais original qui pendant de longues années s'attacha à la personne d'un dompteur connu, le suivant par monts et par vaux, ne manquant jamais une de ses représentations et semblant apporter aux exercices du belluaire une attention excessive. Tant et si bien qu'un beau jour, celui-ci, fatigué de cette poursuite et de cet intérêt confinant à la persécution, s'enquit de ce qu'était cet étranger et des motifs qui le pouvaient faire agir.

Interrogé directement ce singulier amateur, il lui posa la question à brûle-pourpoint.

— Mais enfin, pourquoi ne manquez-vous jamais une de mes représentations ? Je vous ai vu à la Haye, à Anvers, à Londres, vous m'avez suivi en France, en Allemagne et en Autriche. Est-ce donc une passion pour les exercices auxquels je me livre, qui soit capable de vous faire agir ? Peut-être désirez-vous apprendre le métier ? Dans ce dernier cas, ajouta le brave homme, je suis tout prêt à vous donner des leçons.

— Nô, sir, répondit l'insulaire gravement. Si je vous ai suivi ainsi depuis près de deux ans à travers toute l'Europe, si je vous suis encore, et si je vous suivrai peut-être demain, c'est que je voulais absolument voir croquer un dompteur... Yes ! et j'attends... je suis patient, très patient.

L'histoire ne dit pas quel accueil fit le belluaire à cet aveu dénué d'artifice, mais ce qu'on sait pertinemment, c'est qu'un jour l'Anglais arriva à ses fins. Il eut le *great bonheur* de contempler l'agonie du malheureux dompteur, dévoré par un de ses féroces pensionnaires.

Sans aller aussi loin dans cet ordre d'idées, il est bien certain que beaucoup de gens n'entrent dans les ménageries qu'avec l'espoir d'y ressentir une émotion violente et de contenter ce désir de bestialité qui sommeille au cœur des foules.

Cette année-là, je me promenais tout doucement, gagnant les massifs du Bois de Boulogne où je pensais trouver un peu de fraîcheur et d'isolement.

A cette heure de midi, le tapage des baraques faisait relâche, artistes et clients éprouvant en même temps le besoin de se restaurer avant d'affronter la fournaise de l'après-midi qui se préparait exceptionnellement chaude. Je ne sais si je vous l'ai dit, je suis ennemi des foules et du bruit, aussi me réjouissais-je de franchir rapidement l'avenue de Neuilly avant le retour de la cohue.

Le passage étant obstrué par la quadruple ligne des constructions légères qui constituait la fête, je dus faire le tour d'une immense galerie en planches qu'à l'odeur je reconnus être une ménagerie.

Quand j'arrivai sur la place principale, je vis qu'une foule considérable stationnait devant l'établissement. Aucun bruit de parade ne me parvenait cependant aux oreilles, le silence le plus complet régnait sur l'estrade aussi bien qu'à l'intérieur et une pancarte manuscrite était clouée sur un des pilastres de l'entrée, à côté du comptoir désert où figurait probablement d'ordinaire la dame préposée aux billets.

Pour être homme, je n'en suis pas moins curieux ; je m'approchai donc le plus possible, mais mes yeux de myope ne me permettaient pas encore de distinguer et de déchiffrer l'inscription. Je demandai à un voisin :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! Monsieur, un gros malheur. Il paraît que ce malheureux dompteur s'est fait dévorer par ses bêtes.

— C'est donc cela que la ménagerie est fermée. Et sait-on quand l'accident s'est produit ?

— Je ne pourrais pas vous le dire, monieur, mais il ne doit pas avoir bien longtemps, car ce matin encore il me semble avoir vu du monde entrer et la musique jouer comme à l'ordinaire.

Ici un troisième personnage éprouva le besoin de placer un mot pour se faire croire mieux renseigné :

— Parait que c'est une panthère de Sumatra une panthère noire, qui l'a croqué le malheureux... Depuis longtemps aussi, je me disais que cette sale bête-là lui jouerait un mauvais tour. Si vous l'avez vue, monsieur, quand on ouvrait sa cage, les bonds qu'elle faisait et ses cris, ses rugissements, c'était à faire trembler.

— N'empêche qu'il a bien un peu cherché ce qui lui arrive, fit un vieux monsieur chauve et bedonnant. A-t-on idée aussi de faire un pareil métier, d'aller se fourrer là où l'on n'a pas besoin d'aller... etc.

La conversation devenait générale et les critiques continuaient de plus belle à l'adresse de

dompteur défunt. Je n'avais plus aucune raison de rester là et je me disposais à m'en aller, tout en déplorant la fin terrible d'un homme certainement brave et énergique.

Juste à ce moment, un grand gaillard chaussé de bottes à l'écuycère, vêtu d'un juste au corps rouge à brandebourgs noirs, culotte de peau blanche, écarta simplement la foule, d'un geste large et gravit l'escalier qui conduisait à l'escalier de la baraque.

Après quoi, d'une voix fortement timbrée et légèrement gouailleuse :

— Pas la peine de tant me plaindre, parce que j'ai été me restaurer.

Faut bien que tout le monde vive ! Maintenant, mesdames et messieurs, la grande séance est à trois heures, repas des animaux. Entrée dans les cages du lion Pluton, de la panthère de Sumatra et du terrible ours blanc des mers polaires, par votre serviteur. L'honneur de votre visite !...

Et décrochant son écriteau, cause de tout le rassemblement, l'homme disparut derrière la toile.



Mais j'étais assez près cette fois pour avoir pu lire distinctement la mention manuscrite qui m'avait tant intrigué :

LE DOMPTEUR A ÉTÉ MANGÉ

Alors je compris tout :

Faute d'un 7, les imaginations avaient brodé un drame sur un fait d'ordre tout à fait secondaire. Car le but du dompteur en plaçant sa pancarte était simplement de prévenir sa clientèle que la baraque était fermée à l'heure du déjeuner (pendant le temps qu'il était occupé à manger).

A moins qu'il n'ait usé là d'un petit truc innocent pour se faire une bonne réclame.

Mystère !...

Paul MAUGER.

LA FÊTE

Saynète à deux personnages.

LÉON GRABUCHOT, comptable.
ADRIENNE, sa femme.

Une salle à manger... buffet acajou... quelques chaises... Près de la cheminée, à droite, un fauteuil Voltaire... Au milieu, une table... Il est huit heures.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, (elle est en train de desservir la table qu'éclaire une lampe à abat-jour vert.) — Ah ça, qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Il y a au moins une heure qu'il devrait être rentré !

Attends un peu ! Si tu te figures que tu vas trouver la pâtée toute chaude ! Rien du tout ! Ri... en... du tout ! Tiens, ce serait trop commode ! On dine à sept heures ! précises ! Pour un peu, il se ferait servir dans son lit ! Ah mais non !... Ah mais non ! (Elle entend monter.) Le voilà. Il ne s'attend pas à celle-là ! Ce sera une leçon !

SCÈNE II

ADRIENNE, GRABUCHOT

ADRIENNE. — Tiens, c'est toi !
GRABUCHOT, suivant de l'œil les assiettes qui disparaissent une à une dans le buffet. — Qu'est-ce que tu fais là ?

ADRIENNE. — Tu le vois bien ce que je fais ! Je ne prends pas un bain de pieds, je suppose !

GRABUCHOT. — Mais pourquoi ranges-tu le couvert ?

ADRIENNE, toutes griffes dehors. — Comment pourquoi ? Mais j'espère bien que tu as diné à cette heure-ci ! Et tu sais, moi... pour manger seule... j'aime autant ne pas manger du tout... D'ailleurs, quand j'attends, mon estomac se resserre...

GRABUCHOT. — Mais non, mais non, je n'ai pas diné !

ADRIENNE. — Tu n'as pas diné ! Et c'est maintenant !...

GRABUCHOT, conciliant. — Voyons, ma chérie... pour que je sois en retard, tu dois bien te douter qu'il y a un motif. (Il s'approche.) Tu ne le devines pas, le motif ?

ADRIENNE. — Je ne devine rien, absolument rien ! Je ne veux rien deviner ! Tout ce que je constate, c'est que tu quittes ton bureau à six heures, que pour arriver ici à sept, tu ne dois déjà pas te donner des entorses, et que pour être ici tout chaud tout bouillant à huit heures et quart, tu te moques de moi !

GRABUCHOT. — Oh ! et quart ! Il est moins cinq !

ADRIENNE. — Tu retardes !

GRABUCHOT. — Non, non, je t'assure ! J'ai regardé à l'Hôtel de Ville en passant. Je vais juste... juste !

ADRIENNE, tordant une serviette. — Elle est forte, celle-là ! J'ai entendu sonner huit heures comme tu ouvrais la porte !

GRABUCHOT. — Ne te mets pas en colère ! Il est le quart ! Il est la demie même ! Mais puisque je te dis qu'il y a une raison !

ADRIENNE. — Quand tu me répéteras ça jusqu'à demain. Eh bien, dis-la, ta raison !

GRABUCHOT, avec un gros sourire. — Es-tu assez méchante, hein ? Comme si tu ignorais que c'est ma fête aujourd'hui ! C'est toi-même qui me l'a appris avant-hier !

ADRIENNE. — Et alors ?

GRABUCHOT. — Alors, ce matin, je me suis dépêché de déjeuner et j'ai été chercher la ceinture que tu avais remarquée dimanche, là-bas, au magasin, tu sais, la ceinture pour mettre avec ton corsage gris (Il sort un paquet de la poche de sa redingote.) Et la voilà !

ADRIENNE, le laissant le bras tendu. — Ah bah ! Et comme tu as été la chercher ce matin, cette ceinture, c'est ce soir que tu t'es promené une heure avant de rentrer !

GRABUCHOT, tirant de sa poche un autre paquet. — Promener ! (Très Conservatoire.) pour vous encore... princesse !

ADRIENNE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

GRABUCHOT, triomphalement. — Ça, c'est un saucisson de ménage de Lyon... pour sa petite femme,

ADRIENNE, s'en emparant et flairant à travers le papier. — Hlum !

GRABUCHOT. — Gourmande, va ! Et qu'est-ce qu'on dit à son Léon pour sa fête ? (Il va pour l'embrasser.)

ADRIENNE (elle tend d'abord sa joue, puis recule tout à coup, les narines pincées, comme si Grabuchot avait marché sur de l'argent.) — Ho ! tu sens l'odeur.

GRABUCHOT, naïf. — C'est le saucisson.

ADRIENNE. — Le saucisson ! C'est le saucisson qui sent le musc !

GRABUCHOT. — Le musc ?

ADRIENNE. — Le musc ou le patchouli !

GRABUCHOT. — Le patchouli !

ADRIENNE. — Ne fais donc pas l'innocent ! (Avec dignité.) Au moins, mon cher, quand vous vous offrez de ces divertissements, vous devriez avoir la pudeur de ne pas le laisser voir !

GRABUCHOT, un peu nerveux. — Quoi ? Quels divertissements !

ADRIENNE. — Vous savez, je ne suis pas jalouse ! Seulement, quand vous irez vous faire souhaiter votre fête par des... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Vous aurez la bonté d'y rester !

GRABUCHOT. — Moi ? J'ai été... Mais c'est de la folie ! C'est de la démente ! (Suffoquant.) Ah Ligre de bigre ! Elle est raide tout de même !

ADRIENNE. — Alors, explique-moi !

GRABUCHOT. — Quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je t'explique ? Je me décarde pour te faire plaisir parce que c'est ma fête ! et tu me reçois comme une bouteille d'encre sur un grand livre ! Dis ? c'est à toi de parler ! qu'est-ce que tu veux que je t'explique, encore une fois ?

ADRIENNE. — Pourquoi tu sens l'odeur ?

GRABUCHOT. — Je sens l'odeur ! Je sens l'odeur ! Est-ce que je sais, moi, pourquoi je sens l'odeur ! Une farce peut-être ! Un de ces messieurs du bureau.

ADRIENNE, narquoise. — Voyez-vous ça ! Un de ces messieurs du bureau ! Tu radotes, mon pauvre ami, tu radotes... On raconte ça à sa maman ! Mais je ne suis ni ta maman ni une bonne tête, moi ! Il y en a assez d'une ici !

GRABUCHOT, qui s'échauffe. — Ah ! moi je suis...

ADRIENNE. — Un peu, mon neveu ! Tu devrais tout de même t'en apercevoir depuis le temps qu'on se moque de toi !

GRABUCHOT. — On ? Qui ? On ?

ADRIENNE. — Mais tout le monde. Elles sont rares, tu sais, les bonnes têtes ! Quand on en trouve une, il faut l'acheter... tout de suite... tu as raison... Il faut vraiment que je sois une bonne tête, comme tu dis, pour m'être unie à une...

ADRIENNE, prête à mordre. — Une quoi ?

GRABUCHOT. — Une vipère, une sangsue... une... une gale comme toi !... Mais sois tranquille. La leçon me servira. Je vais commencer par faire maison nette... par vous balancer... tous... tous...

ADRIENNE. — Vraiment ? Tous ? Comme ça ?

GRABUCHOT. — Parfaitement ! Et toi d'abord !

ADRIENNE. — Ainsi ! chéri !

GRABUCHOT. — Oh tu sais ! Ne prends pas tes airs insolents. Ça pourrait ne pas te réussir.

ADRIENNE. — Ah bah ! Alors c'est une affaire décidée. On divorce !

GRABUCHOT. — Nous nous séparons... à l'amiable...

ADRIENNE. — Et dans combien de temps dois-je quitter le domicile ?

GRABUCHOT. — Mais... le plus tôt sera le mieux... Ça n'a pas l'air de t'ennuyer plus que ça ?...

ADRIENNE. — Moi ? Oh non ! Ce soir même, mon cher, je vous aurai rendu votre liberté.

GRABUCHOT, sec. — J'y compte bien... (Il se promène rageusement. Adrienne passe dans une pièce voisine et revient avec une écriture et du papier à lettre. Elle s'assied, trace quelques lignes d'une main nerveuse. Tandis qu'elle écrit, une larme roule dans ses yeux. Ses paupières clignent rapidement, absorbant cette larme, cependant que sa poitrine se gonfle d'un soupir. Grabuchot la regarde avec une indifférence grosse d'émotion. Elle glisse la lettre dans une enveloppe, cache, met la suscription et se lève.)

GRABUCHOT (benoîtement). — Serait-il indiscret de te demander à qui est adressée cette missive ?

ADRIENNE. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ? En quoi mes affaires vous intéressent-elles ?

GRABUCHOT. — Simple curiosité... J'aurais désiré savoir le nom de celui...

ADRIENNE. — Pas de rengaines... J'écris à qui me plaît.

GRABUCHOT, tonitruant. — Alors tu vas me montrer cette lettre... et tout de suite !

ADRIENNE, résolument. — Non !

GRABUCHOT, les bras en avant en menace d'étranglement. — Tout de suite !... (Soufflant.) Ah vous croyez que vous allez me jouer des pareils tours et que ça se passera comme ça ! Vous vous trompez ! Je ne les aime pas, ces tours là ! Une fois, deux fois, veux-tu me montrer cette lettre ? Trois fois... Veux-tu ?...

ADRIENNE, calme à faire aboyer un chien. — C'est inutile, ces colères-là ça ne prend pas avec moi ! Allons, restons-en là ! Quittons-nous en bons termes, au moins... Veux-tu me laisser passer ?

GRABUCHOT, hurlant. — La lettre ! (Il lui saisit les poignets et lui arrache la lettre. Adrienne suffoquée s'écrase sur une chaise.)

GRABUCHOT, lisant la suscription. — « A monsieur le commissaire de police. » Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu as à faire avec la police ?... (Il décachette et lit avec stupeur.)

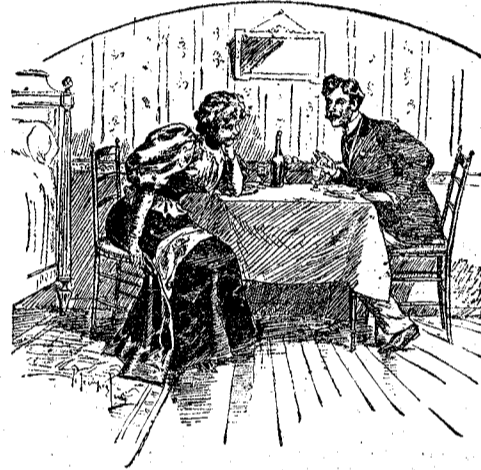
« Monsieur le commissaire, si l'on me retrouve noyée, que ma mort ne soit pas considérée comme le résultat d'un suicide, mais bien comme celui d'un crime dont l'auteur est M. Léon Grabuchot, mon mari, qui plusieurs fois déjà, lorsque j'ai voulu me séparer de lui, s'est livré sur moi à des tentatives d'assassinat... Je jure que je dis la vérité. » Qu'est-ce que cela signifie ?...

ADRIENNE, très contente d'elle. — Ce que cela signifie ? C'est bien simple. En sortant d'ici, j'irai me jeter à l'eau et c'est toi qu'on accusera de ma mort !

GRABUCHOT. — Tu ferais cela, toi ?

ADRIENNE. — Tiens ?

GRABUCHOT. — Tu... tu... Mais c'est monstrueux !



Tu n'as donc pas conscience que c'est horrible, abominable ?

ADRIENNE, tranquille. — On se venge comme on peut ?

GRABUCHOT. — Comme on peut ! (Il brandit une chaise.) Et si je te tuais, dis, et si je te tuais pour tout de bon, hein ?

ADRIENNE. — Toi ! Tu es trop mou ! Tu n'as pas assez de sang !

GRABUCHOT. — Ah ! tu crois ! Ah ! je suis trop mou ! Eh bien, répète donc ça ! Répète-le donc ! et je t'étrangle !

ADRIENNE. — Trop mou ! (La poitrine en avant.) Ah ça ! est-ce que tu penses me faire peur ? Mais regarde-moi donc ! ça prend avec

FEUILLETON

En Train de Plaisir

PAR
Jules ROCHE

Si M. Monpavon n'avait pas eu un enfant sur les bras, et, qui pis est, un enfant qui dormait, il se serait précipité à la portière pour essayer de faire arrêter le train qui déjà se remettait en marche, mais dans la situation où il était il ne put que jeter un rapide regard par la fenêtre pour s'assurer que la voyageuse s'était totalement éveillée, — puis il retomba anéanti sur la banquette.

Ce qui lui arrivait là, c'était comme une punition du Ciel. Il avait passé sa vie à éviter les marmots, et voilà qu'au moment où il s'y attendait le moins, il lui en tombait un des nues, et en chemin de fer encore.

Et il restait comme pétrifié, regardant cet enfant qui dormait sur ses genoux, pris tout à coup de la peur vague de ne plus pouvoir s'en débarrasser jamais.

— C'est clair, murmura-t-il, je suis victime d'une mystification. Cette femme, sortie de l'enfer, n'était qu'une aventurière qui cherchait à se débarrasser de son gosse. Triple buse que je suis, j'aurais dû flairer cela... C'est si simple : on a un enfant qui vous gêne, on monte dans le train pour Paris, on s'arrange de façon à se trouver seule avec une bonne tête comme moi, — car il n'y a pas à dire, j'ai une bonne tête, —

à la première station, un prétexte, un besoin pressant, on jette l'enfant dans les bras de la bonne tête en question, en lui disant : « Gardez-moi cela un instant ! » et le tour est joué...

« Comment me tirer de là maintenant ? Sans compter que ce monstre va peut-être se réveiller tout à l'heure et faire un bruit de tous les diables... Ce sera grotesque. Je me vois d'ici le berçant pour le faire taire... Et même pas de biberon ! Si encore elle avait laissé un biberon, je le lui aurais fourré dans le bec comme une poire d'angoisse... Ah ! je veux bien que le diable m'emporte si jamais on m'y rattrape... à entrer dans les compartiments de dames seules... Flambée l'Exposition, car il n'y a pas à dire, vous ne pouvez pas trimballer ce gaillard-là à l'Exposition... C'est qu'il pèse lourd... Du reste, qu'en ferait-on après ?... Le ramener à Dieppe, l'adopter ? jamais de la vie... Ma femme d'abord s'y opposerait ; n'en ayant jamais eu à elle, elle ne voudrait pas des enfants des autres, et elle a raison... Que faire, mon Dieu que faire ?...

Et M. Monpavon se prenait le front d'une main restée libre, le pressant comme pour en faire jaillir une idée ?...

— Tiens, oui, fit-il tout à coup, c'est une idée cela, et pas bête du tout...

Et sa physionomie s'éclairait à mesure.

— Oui, oui, et cela sera justice, puisque la mère m'a donné l'exemple... C'est le seul moyen de m'en débarrasser, de ce même... Poi de Monpavon, je le colle au premier voyageur qui montera.

III

A ce moment juste, le train s'arrêtait à Rouen, et M. Monpavon qui devait retrouver sa femme à cette station-là, désespérait déjà de pouvoir mettre son projet à exécution, quand la portière s'ouvrit, et à la lueur de la veilleuse qui brûlait M. Monpavon reconnut que celui qui en-

trait était un homme jeune, d'aspect jovial, et assez bien mis ; un commis voyageur, conjectura-t-il.

Et il ne se trompait pas. Mais cela importait peu.

L'essentiel était de lui repasser immédiatement l'enfant et de s'éclipser avant qu'il pût se douter de rien.

Il se composa donc une mine soucieuse et torturée, et, se tournant brusquement vers le nouveau venu, l'apostropha d'une voix demi-suppliante :

— Monsieur, permettez-moi de bénir le hasard qui vous amène.

Mais l'autre ne lui laissa pas le temps d'achever, et d'un ton goguenard :

— Ce n'est pas le hasard, monsieur, ce sont les affaires, le vin de Champagne.

— Enchanté, monsieur, répliqua M. Monpavon en saluant très bas, enchanté !... Mais vous seriez bien aimable de me tenir cet enfant une minute, j'ai absolument besoin de descendre... C'est précisément le vin de Champagne aussi, vous comprenez...

— Parbleu !... fit le commis voyageur en lui prenant l'enfant des bras, à votre service, monsieur... Et puis, vous savez, ajouta-t-il tandis que M. Monpavon déguerpissait lestement, je vous vendrai du vin complètement inoffensif sous ce rapport-là.

— Merci, monsieur, merci, lui cria M. Monpavon ; vous me laisserez votre adresse.

Et s'élançant sur le trottoir, il fit mine de se diriger vers le buffet, disparut par une porte de salle d'attente, et reparut quelques secondes après à l'avant du train. En un clin d'œil, il eut retrouvé le compartiment où il avait laissé sa femme et où il n'y avait plus maintenant qu'elle et une vieille Anglaise à peu près endormie.

— Enfin ! s'écria-t-il en ouvrant la portière, délivré !

Et il allait tout raconter à M^{me} Monpavon

quand la femme endormie se frotta les yeux et bailla. Alors il pensa que le mieux était de ne pas ébruiter l'affaire, et il se contenta de dire qu'il avait eu toutes les peines du monde à se caser.

Puis comme sa femme le questionnait à ce sujet, il entama une histoire interminable, et finalement s'embrouilla si bien que M^{me} Monpavon lui demanda d'un ton aigre si c'était au buffet de Malaunay qu'il avait puisé cette farce inusitée tandis qu'elle étouffait au milieu d'un cercle d'hommes qui fumaient comme des Turcs.

— Tais-toi, finit-il par lui glisser à l'oreille, je te raconterai le tout quand nous serons à Paris.

Sur ces entrefaites, on arrivait à Oissel.

Le train était à peine arrêté que la portière s'ouvrit, et jugez de la tête que fit M. Monpavon en reconnaissant dans le monsieur qui entraient son commis voyageur en vins.

Celui-ci, de son côté, poussa un cri de triomphe.

— Ah ! j'en étais sûr que je vous repincerais dans le trajet... Non, mais vous savez, vous êtes gentil ; vous me laissez votre progéniture sur les bras, et dans quel état ! — et pendant ce temps vous allez faire la cour aux femmes dans d'autres compartiments...

M^{me} Monpavon, ahurie de ce qu'elle entendait, se demanda un instant si elle rêvait. Son mari, lui, froissé par le langage familier du commis voyageur se redressa avec hauteur :

— La cour aux femmes !... Monsieur !

— Sa progéniture ! s'écria M^{me} Monpavon, en lançant un regard terrible aux deux hommes.

Et se tournant vers son mari :

— M'expliquez-vous, monsieur ?

— Oui, Zéphyrine, rassure-toi, balbutia le pauvre homme épouvanté tout à coup à l'idée de la tempête qu'il avait déchaînée. Que veux-

d'autres, ces menaces... mais pas avec moi! Avec celles qui te parfument...
GRABUCHOT. — Pas avec toi! Pas avec toi! (Il lève ses deux poings. Adrienne s'affaisse sur un siège en sanglotant. Grabuchot, la secourant.) Pas avec toi!
ADRIENNE. — Tu me fais mal. Lâche-moi. Lâche-moi ou j'appelle.
GRABUCHOT, la main haute. — Ah! tu... Ah, je... l'odeur! Ah! je sens!... (Mais au lieu de laisser retomber sa main sur sa femme, il l'abat sur son propre front, la renvoie fermée formidable, sur le coin du buffet, pirouette deux fois, se gifle la cuisse, enfin crée en un rire qui secoue les piles d'assiettes, et se jette aux genoux d'Adrienne, qui pleure comme une cascade.) Bigre de bigre! Et moi qui... Suis-je bête! Sommes-nous bêtes! Tiens! c'est cet animal-là!

ADRIENNE. — Qui? Quel animal?
GRABUCHOT. — Je lui avais défendu pourtant. Un peu d'eau, rien que de l'eau! Ah ouiche... Ils n'en font qu'à leur idée! Je te crois que je sens le muse! C'est cet animal de coiffeur! Je m'ai fait tondre! Regarde... Regarde, sans ma tête...

ADRIENNE, se penchant sur le chef de son mari et feignant de douter encore. — Bien vrai?

GRABUCHOT, éclin. — Comment, bien vrai? Mon pauvre Mi! En voilà une sottise querelle! Oh! j'y retournerai, chez ce perruquier de maître!

ADRIENNE, en risette. — C'est égal! Tu vois bien que j'avais raison? Comme toujours! Je savais bien, moi, que tu sentais l'odeur.

GRABUCHOT (il se précipite vers le buffet, ressort les assiettes, les met sur la table). — Là! c'est fini! n'en parlons plus! (Joyeux.) A table! à table! Il commence à faire une faim! Viens vite manger le saucisson!

ALBERT DELVALLÉ.

BALIVERNES



— Vous profitez d'un incendie pour faire la montre de monsieur!
 — Tous les autres faisaient la chaîne.



— Ça doit vous gêner souvent, la fumée dans les incendies?
 — Oh! je suis moi-même fumeur!



— Et voilà! Qu'est-ce que vous en faites?
 — Rien! c'est un crétin!... Il succédera à son père!



— Dans ma famille on vit très vieux.
 — Dans la mienne, je ne connais encore personne qui soit mort!!!

Les jeunes femmes criaient, riaient, heureuses au dernier point, mêlant superbement leur note au sublime concert éclatant de partout.
 Lorsqu'elles se furent dégagées, à leur tour, elles voulurent aider leurs maris à monter, et les poussèrent par le dos, joyusement. Mais, raidissant les jarrets, les deux hommes restaient à la même place, ce que voyant, les femmes les tirèrent en arrière, les faisant reculer de quelques pas en trébuchant; et c'est en courant les uns après les autres qu'ils arrivèrent à la Source de Pair, où tous les oiseaux vont boire et se baigner, depuis l'aigle et le grand corbeau, amoureux des rochers inaccessibles, jusqu'aux si chères et si tendres fauvettes, les petits et les gros, les doux et les méchants quelquefois ensemble.

La Source de Pair, au large bassin de sable, jaillit sur la lisière du Bois des Vierges, bois ainsi appelé parce qu'on n'y rencontre que des bouleaux, vous savez bien, les beaux et grands arbres blancs. C'est là que les fiancés du village vont chaque dimanche faire des vœux pour leur prompt union et parler d'espérance. Ils s'y arrêtèrent, remontèrent à un mois dans le passé, évoquant de doux souvenirs. Et le soleil, qui filtrait des branches, brochant les feuilles de filets d'or, semblait mettre plus de blancheur dans ce bois, dans leurs cœurs, plus de saint amour. La brise qui se levait, avec l'agréable senteur des pins de la forêt voisine, leur apporta la chanson des nids. Peu à peu leurs voix se turent, le rêve, la contemplation les reprit, dans l'enveloppement suprême de la si bonne et si grande nature.

Mais, après un long moment, quel-qu'un se hasarda :

— Nous allons oublier les fraises.
 — C'est vrai, répondirent en même temps les trois autres.

Ils se levèrent. Pierre va d'un côté avec sa femme; Jacques, d'un autre, avec la sienne. Car vous savez que, pour cueillir des fraises, on se divise

le plus possible par groupes; il vaut mieux que chacun cherche de son côté; et si quelqu'un en trouve beaucoup, beaucoup, il appelle, et celui qui entend vient faire la cueillette avec lui.

Leurs chansons se mêlèrent bientôt à celles des branches et des nids, au doux froissement des mousses; mais, dans ce concert vraiment sans égal, je ne crois pas que ce furent les mousses, les nids et les branches qui mirent le plus de joyeuse et superbe harmonie, car des voix argentines de femmes dominaient, incomparablement.

Et lorsque je les vis redevenir la colline, dans l'incroyable beauté de ce matin-là, je n'ai pas su qui je devais admirer le plus : ou de la nature éblouissante de vie, ou des jeunes mariés éblouissants de bonheur.

JULES JEANNIN.

QUELQUES COMBLES

Le comble du scrupule chez un cavalier : Refuser de boire dans un verre à pied.

Le comble de la tendresse : Embrasser l'horizon.

Le comble de la pitié : Refuser de boire dans une tasse à thé.

Le comble de la méchanceté : Battre la semelle.

DANS L'AURORE

Tout baignés d'un glorieux soleil levant, ils montaient lentement la colline, les deux amis à quelques pas en avant des deux amies, échangeant de temps à autre, d'un mot, d'un signe, les douces ou joyeuses impressions reçues au contact de la nature, qui s'éveillait dans un éblouissement sans pareil.

Ce n'était pas seulement dans les arbres, dans les haies, dans les mousses, que l'hymne suave de la vie éclatait. Non. Car toute chose avait alors son chant, son cri d'allégresse, sa prière ou sa contemplation. Depuis le rocher et la Montagne des Colombes, et qui paraît être, de loin un gigantesque œil humain voulant voir pardessus la nue, jusqu'au plus petit brin d'herbe encore humide de rosée, tout semblait heureux d'exister, s'élevant d'infini, dans la splendeur de ce matin-là.

Or, ils allaient toujours, doucement, parlant peu — c'était si beau! — buvant la vie de tout leur être. A les voir admirer ainsi le grand mystère de la bonne nature s'éveillant, on eût dit qu'ils n'étaient point gens du village. C'est que l'un courbait sur l'encume ou sur l'étau, n'avait pas le temps de jouir de la beauté des champs, et que l'autre, penché sur la charrue, ou remuant dure-ment le sol avec la pioche, était trop occupé pour jamais voir, comme elle

le mérite, la terre sortir de son sommeil; c'est que l'un et l'autre n'avaient pas toujours, non plus, pour comprendre la belle et chère nature, une femme aimée, là, tout près. Car il me semble; et peut-être vous semblera-t-il aussi, que pour bien comprendre et bien aimer une chose, il faut pouvoir la vivre en compagnie de quelqu'un que l'on aime. Tel était donc le cas de ces heureux.

Amis d'enfance et mariés le même jour depuis un mois à peine, ils s'étaient dit comme cela, la veille au soir :

« Puisque demain c'est dimanche, si nous partions à la première heure pour une promenade dans les bois, nous pourrions cueillir des fraises et en rapporter pour faire des gâteaux. »

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, combien sont délicieux les gâteaux de fraises des bois? et cent fois meilleurs ils sont encore, si les fraises ont été cueillies par vous.

Toutefois, si les jeunes mariés s'en allaient débordant de joie, ce n'était assurément point la pensée des fraises ni l'arôme des gâteaux, savourés en perspective, qui les rendaient ainsi, mais bien parce qu'ils se sentaient enveloppés de l'épanouissement de la vie, dont ils étaient sans doute la plus suprême émanation, puisqu'il s'aimaient.

Dans le fond de la vallée, au milieu des prairies et bordée de saules et de peupliers, la rivière, dont je garde en mon cœur une profonde souvenance, coulait en des zigzags gra-

cieux, mettant aux roches nombreuses, qui émergent de ses bords, comme de grands colliers de grosses perles d'argent.

De l'autre côté, au son de leurs clochettes toujours entendues avec plaisir, des vaches saulaient, de leurs doux meuglements, le soleil qui montait radieux et fier dans l'azur.

Un peu plus loin, une nuée de bergeronnettes s'abattit tout à coup sur le petit bois des sveltes et beaux arbres blancs, appelés bouleaux, je ne sais pourquoi; et l'aimable nuée, reprenant bientôt son vol, se précipita; joyeuse, vers les vaches, dont les meuglements devinrent plus harmonieux.

Mais comme ils s'essayaient tous les quatre côte à côte pour mieux voir, pour mieux admirer, des grillons reprirent tout près d'eux leur mélodie de la veille, pendant que des alouettes poussaient d'éternelles roulades, perdues dans l'indigo incompréhensible du ciel.

Avec la vie qui devenait plus intense, leur joie devint plus vive; et c'est en poussant des exclamations de bonheur qu'ils continuèrent l'ascension de la colline. Et, pour rire encore, Jacques, prenant brusquement sa femme dans ses bras, en la portant comme un enfant, s'écria :

— Il ne faut pas que ma petite se fatigue.
 Quant à Pierre, entraîné par l'exemple de son ami, il saisit la sienne par la taille, et d'un mouvement rapide la mit sur son épaule en disant :

— Ménageons la santé de notre amour.

tu, nous ne pouvions pourtant pas l'adopter, cet enfant, et le trimballer à l'Exposition!

— Ah! le misérable, il avoue!

Au cri d'horreur poussé par Mme Monpavon, l'Anglaise qui sommeillait dans un coin répondit par un cri semblable, et sans savoir au juste de quoi il retournait, au nom seul de la franc-maçonnerie tacite qui unit toutes les femmes, prêta son concours actif à la crise de nerfs que se payait la première.

Le commis voyageur, tout en aidant à M. Monpavon à calmer les deux femmes, riait sous cape à la pensée de s'être si bien vengé de celui qui l'avait pris pour dupe dans ce qu'il considérait encore comme une bonne fumisterie, car il ne pouvait douter que M. Monpavon ne fût le père de l'enfant.

Mais il ne tarda pas à être désabusé, car sitôt les deux femmes revenues à elle, M. Monpavon conta tout au long ce qui lui était arrivé, et comment l'idée lui était venue de se servir du premier venu pour se débarrasser d'un mioche qui venait d'on ne sait où, et qui eût assurément compromis leur repos en voyage.

A ces mots, le commis voyageur partit d'un formidable éclat de rire :

— Je vous demande pardon, mesdames, dit-il, si ma gaieté ne vous paraît pas tout à fait appropriée aux circonstances, mais c'est si drôle!... Figurez-vous que j'ai fait absolument comme monsieur... Je n'ai pas l'habitude des bébés au maillot, moi, vous comprenez... et je vous assure que celui-là réclamait des soins urgents... Alors, dame! ne sachant à quel saint me vouer, et craignant — avec quelque raison, comme vous voyez — que cet enfant ne me resât pour compte, je l'ai repassé au premier voyageur qui est monté, un marchand de bois qui doit l'avoir trouvé mauvais.

Mme Monpavon, cependant, gardait sa figure sévère, se demandant in petto quelle attitude elle allait prendre pour ne pas se compromettre

devant ces deux hommes, dont l'un était son mari, sa dignité de femme n'ayant jamais eu d'enfants.

Devait-elle approuver leur conduite, au risque de renier tout son passé de femme sensible adorant, faite de mieux, les enfants des autres, ou les traiter de barbares, et s'engager ainsi implicitement à se mettre toute cette histoire sur les bras, en essayant de la débrouiller dès leur arrivée à Paris?

Dans le premier cas, elle forgeait à son mari des armes dont celui-ci ne manquerait pas de se servir plus tard, toutes les fois que Madame chevaucherait son dada favori : le grand bonheur d'avoir des enfants.

Dans le second, elle s'exposait à être affublée d'un rôle qui ne lui souriait que médiocrement, et qui pouvait bien finalement lui gâter tout son séjour à Paris.

Elle en était là de ses réflexions quand le train s'arrêta une dernière fois : on n'était plus plus qu'à vingt minutes de Paris.

Les freins étaient à peine serrés, les wagons immobiles, qu'une grosse figure barbue s'encadra dans la vitre ouverte du compartiment et laissait tomber dans l'intérieur une imprécation sonore.

— Pincé, moi aussi! murmura le commis voyageur qui avait reconnu la voix.

Presque en même temps, la portière s'ouvrait avec fracas, et le marchand de bois que le commis voyageur avait trouvé très drôle de transformer en nourrice, se précipitait au milieu des quatre voyageurs, et interpellant ce dernier :

— Eh bien! je vous retiens, vous... Monsieur me colle son enfant sur les bras sous prétexte de besoins urgents, puis ni vu ni connu je l'embarque, il disparaît, et on le retrouve dans d'autres compartiments en train de flirter avec les femmes...

— Avec les femmes! s'écria M. Monpavon, avec une emphase d'autant plus grande que, ne

se sentant plus directement en cause dans la scène, il avait repris tout son aplomb.

— Avec les femmes! glapit Mme Monpavon. Vous pourriez être un peu plus poli, monsieur.

Et s'inspirant de la situation qu'elle devinait :

— Nous n'avons jamais rien gardé ensemble, que je sache.

— Certainement, monsieur, eut le front d'ajouter M. Monpavon, si ce monsieur (il désignait le commis voyageur) vous a mis... dans l'embarras, ce n'est pas à nous qu'il faut vous en prendre.

— Ah ça! répliqua le commis voyageur, il me semble que vous y êtes bien pour quelque chose aussi, vous. A-t-on jamais vu! Sans vous, d'abord, serions-nous seulement, nous deux, mêlés à cette histoire? C'est vous, après tout, qui l'avez jeté dans la circulation, ce mioche; reprenez-le, et tout sera dit.

— Quant à cela, jamais, s'écria M. Monpavon; je suis aussi mystifié que vous, mais je ne réclame rien à personne.

— Tiens! je vous crois, ricana le commis voyageur. Quand vous déposez des enfants le long des trains, faudrait peut-être encore vous payer pour cela.

— Comment, c'est lui? fit le marchand de bois; je n'y comprends plus rien.

Alors le commis voyageur lui raconta l'histoire tout entière, avec son prologue, tel qu'il le tenait de M. Monpavon, mais en l'agrémentant de toutes sortes de fioritures cocasses dont les deux hommes finissaient par se faire des gorges chaudes.

— Eh bien! s'écria le marchand de bois quand l'autre eut fini son récit, ce qui me reste à vous apprendre cadre merveilleusement avec toute l'histoire, car moi, vous savez, je ne suis pas plus bête que les autres. Quand j'ai vu qu'il ne montait personne à la station suivante, je me suis dit : « Toi, mon vieux, on a voulu te faire une mauvaise farce, mais le farceur en sera pour ses frais. » Et qu'est-ce que j'ai fait? Je me

suis débarrassé du petit en le suspendant dans les filets d'une patère. Il est là comme dans un hamac, et il ronfle, je ne vous dis que ça...

Un sanglot étouffé coupa la parole au marchand de bois.

Mme Monpavon s'était couvert le visage de ses mains, et elle pleurait à chaudes larmes. Elle en avait pris son parti, à la fin, et se hâta de revendiquer devant ces hommes barbares son rôle de créature sensible qui, sevrée des joies de la maternité, n'en connaissait pas moins par instinct les sublimes clans.

Mais son éloquence n'était pas tout à fait à la hauteur de ses sentiments, car elle se contenta de faire au marchand de bois ce reproche très banal au fond :

— C'est très mal, ce que vous avez fait là, monsieur. Exposer ainsi une pauvre créature de Dieu!

— Sans doute, madame, répliqua celui-ci, c'est très mal, j'en conviens, mais à qui la faute, à tout prendre?... J'entre au hasard dans un compartiment de chemin de fer, sans songer à mal... Je m'assois, je m'apprete à fumer une pipe et vlan! on me flanque un enfant sur les bras. Qu'aurez-vous fait à ma place? Avez-vous des enfants?

A cette question inopinée, Mme Monpavon pâlit et lança à son mari un regard à le faire rentrer sous terre.

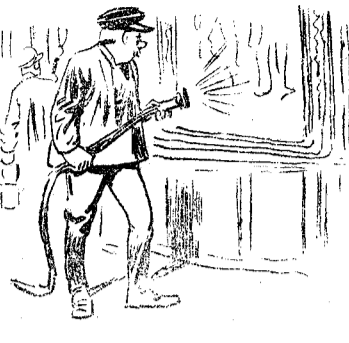
Il y eut une pause générale de quelques secondes pendant lesquelles on entendit très distinctement les ronflements de l'autre voyageur que toute cette histoire avait fini par ennuier.

— Eh bien! moi, madame, reprit le marchand de bois d'un ton très victorieux, j'en ai à revendre, des enfants... Oui, certes, j'en ai bien sept ou huit, ce qui est beaucoup trop pour un seul homme. Dans de pareilles conditions, vous comprenez, ce serait trop bête d'aller ramasser ceux qu'on oublie dans les wagons.

(A suivre).



Pour rassurer les gens qui vont au théâtre, l'Administration exige le remplacement des ouvreuses par les pompiers.



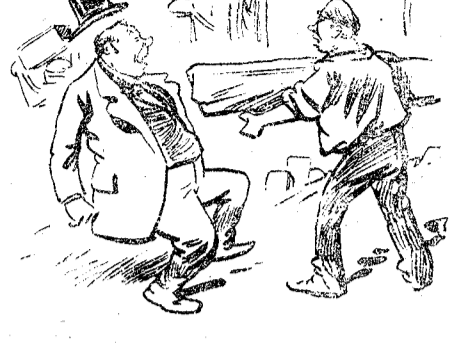
Précautions au Louvre. M. Roujon fait ignifuger les toiles de Rubens, de Raphaël et de Rembrandt.



Au Transvaal. — Courage !... nous sommes vingt contre un... à présent nous pouvons lutter !



— Parait qu'on va interdire aux alcooliques l'entrée des théâtres... en cas d'incendie ils flambent trop facilement !



A l'Exposition. — Jamais vous ne serez prêts pour le 15 avril. — Mais si... Seulement au lieu de blaguer vous feriez bien de nous aider un peu !

LA SURDITÉ N'EST PLUS

L'action électrique continue de l'*Audiphone invisible Bernard* rend l'ouïe naturelle aux sourds et ce merveilleux appareil est la base de la Méthode aurivoltaïque. Le Directeur de l'Institut National de la Surdité, 7, rue de Londres, à Paris, envoie gratuitement le journal "La Médecine des Sens" à toutes les personnes qui en font la demande.

DIABETE

Traitement par les PRODUITS AU GLUTEN de la MAISON LENOIR, 12, pl. de la Miséricorde, LYON
1 kil. pain gluten antidiabétique
Franco par poste contre mandat 3 fr. 85

BROQUET

EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

RUBINAT-LLORACH

CHÉMIN DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

RELATIONS DIRECTES ENTRE PARIS ET L'ITALIE

(Via MONT-GENIS)
Billets d'aller et retour de Paris à Turin, à Milan, à Gènes, à Venise
(VIA DIJON, MACON, AIX-LES-BAINS, MODANE)

Paris	1 ^{re} classe	2 ^e classe	Turin	1 ^{re} classe	2 ^e classe
Turin	148 fr. 50	106 fr. 75	Milan	166 fr. 90	119 fr. 45
Gènes	169 fr. 45	120 fr. 80	Venise	221 fr. 15	157 fr. 35

Validité : 30 jours.

Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales. La validité des billets d'aller et retour Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient avoir pris, à Turin, un billet de voyage circulaire italien.

D'autre part, la durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Turin peut être prolongée d'une période unique de quinze jours, moyennant le paiement d'un supplément de 14 fr. 85 en 1^{re} classe et de 10 fr. 70 en 2^e classe.

Après facultatifs à toutes les gares du parcours. Franchise de 30 kil. de bagages sur le parcours P.-L.-M. Trajet rapide de Paris à Turin et à Milan, sans changement de voiture.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LOTÉRIE

DES ENFANTS TUBERCULEUX
ORMESSON — SAINT-POL-sur-MER

Gros Lot : 250.000 FRANCS
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.
1 — 20.000 | 1 — 10.000
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.
Tous les lots sont payables en argent

TIRAGE : 10 JUILLET 1900
1 gros lot de 100.000 fr.
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.
520 lots de 100 à 1000 fr.

Le Billet : 10 fr. (joindre enveloppe affranchie portant adress. p. le retour)
On trouve des billets dans toute la France, chez les principaux dépositaires de tabac, libraires, etc., (remise aux marchands)
et au Siège du Comité : 35, rue Mironneuil, Paris

OBÉSITÉ

combattue avec succès, et sans danger pour la santé par les PILULES FONDANTES du Dr Angervillier, Ph^o LEMAIRE, 14, r. Grammont, Paris.

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ESPIC ou la POUDRE Opressions, Toux, Rhumes, Névralgies. Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers. Toutes Pharmacies, 2/4 Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris. EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

L'ENNUI c'est la MORT!

POUR RIRE ET FAIRE RIRE Il faut les catalogues Farces, Attrapes, Surprises pour soirées et dîners accessoires pour le Coton, l'hygiène amusante, Chansons et Monologues. Envoi gratuit. BAUDOT, 8, r. des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

DRAGEES d'ERGOTINE BONJEAN

Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris. EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE HÉMORRAGIES DE TOUTE NATURE

HÉMORRHOÏDES

guérison immédiate, radicale, par l'ANTICOR VÉTAR. Cette toile calmante est bien supérieure à tous les autres produits. Envoi franco contre UN franc. J. JACQUET, 1, r. Vauvecour, LYON

CORS

GUÉRISON IMMÉDIATE, RADICALE, PAR L'ANTICOR VÉTAR. Cette toile calmante est bien supérieure à tous les autres produits. Envoi franco contre UN franc. J. JACQUET, 1, r. Vauvecour, LYON

SIROP DELABARRE

3^e 50 SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)
FACILITE LA SORTIE DES DENTS PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} DENTITION. EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^o ST DENIS, PARIS ET PH^o

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse de pellicules, etc. Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies de chaque DES CONTREFAÇONS

BEAUTÉ, JEUNESSE ÉTERNELLE!

PAR LE MERVEILLEUX PHRYNE-FLUIDE de VIBERT DÉPÔT : E. ROCCA, 5, Boulevard des Italiens, PARIS. LYON : F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

YEUX et PAUPIÈRES

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PÂTE FLAMANDE LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle. EN VENTE PARTOUT Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS

Vous voulez rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illust. réunis en 1900 Nouveaux trucs, farces, attrapes, tours de physique, librairie, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratuit. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

LA PÂTE ÉPILATOIRE DUSSEY

détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS — (Pour le menton, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., 6^{me} m^o) — Pour les bras, employer le PILVORE DUSSEY, 20^e et 10^e. — Pour les jambes, employer le PILVORE DUSSEY, 20^e et 10^e. — Pour les bras, employer le PILVORE DUSSEY, 20^e et 10^e. — Pour les jambes, employer le PILVORE DUSSEY, 20^e et 10^e.

ALAMBICS ACÉTYLÈNE DEROY

Appareils livrés à l'essai Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Gratuits. Manuel de Renseignements pratiques et Tarif de Gazogènes Gratuits. CONSTRUCTEUR, PARIS En écrivant signaler ce Journal.

L'APIOL

DES DOCTEURS JORET & HOMOLLE PARIS. RÈGULARISE LES ÉPOQUES. EMPÊCHE LES DOULEURS. RETARDS, SUPPRESSIONS, etc. DOSE: une ou deux capsules matin et soir FLACON 4/50 — DEMI 2/25 — TOUTES PHARMACIES

HÉMORRHOÏDES

guérison immédiate, radicale, par l'ANTICOR VÉTAR. Cette toile calmante est bien supérieure à tous les autres produits. Envoi franco contre UN franc. J. JACQUET, 1, r. Vauvecour, LYON

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE

Par M^{me} C. DURANDEAU
Un beau vol. de 432 pages, relié toile rouge

CONTENANT L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE PIÉLER LES SERVIETTES

M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

WESDAMES

Si vous avez besoin de CEINTURES VENTRIÈRES pour maladies de la matrice, pour la grossesse ou contre l'Obésité, de Corsets de Maintien pour dames et jeunes filles, de Corsets extensibles en tissu de Bas élastiques pour VARICES, d'Injecteurs, d'Irrigateurs, d'Urinaires, de Pessaires, de Bidets, de Ceintures et Serviettes hygiéniques pour les pieds, et tous autres articles d'hygiène, demandez à M. CLAVIER, Spécialiste, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris, son Catalogue illustré ou venez essayer tous les appareils que vous pouvez désirer. — DISCRETION.

POMMADE MOULIN

Général Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2^e 30 le Pot franco à l'adresse ci-dessous. 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

POUDRE ROCHER

LA XATIVE DÉPURATIVE. Contre la CONSTIPATION et ses conséquences. Le plus agréable et le plus efficace des laxatifs. GUINET, Ph^o, 1, rue Michel-le-Comte, Paris, et toutes Pharmacies.

YEUX et PAUPIÈRES

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PÂTE FLAMANDE LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle. EN VENTE PARTOUT Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS

Vous voulez rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illust. réunis en 1900 Nouveaux trucs, farces, attrapes, tours de physique, librairie, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratuit. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

L'ASSURANCE MIXTE

On a dit, et l'expérience l'a démontré, qu'un contrat d'assurance sur la vie est très souvent un brevet de longévité. En souscrivant une police d'assurance, il est donc bon de songer, non seulement au cas où l'on viendrait à décéder prématurément, mais aussi à celui où l'on vivrait très âgé. L'Assurance Mixte répond parfaitement à cette double préoccupation. En cas de décès, le capital assuré est immédiatement versé aux bénéficiaires désignés. En cas de vie, le même capital est, à l'échéance fixée, touché par l'assuré lui-même et peut lui servir soit à doter ses enfants, soit à augmenter l'aisance de sa vieillesse.

La Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie, fondée en 1819 (la plus ancienne des Compagnies françaises), envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande soit au siège social, à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses représentants dans les départements.

A TOUS VOS ENFANTS

Faites porter LE COLLIER RUSSE du Dr WIATKA préservatif du Group. Maladies de la Gorge, etc. Se vend partout. — M. R. BAKLERIN, à TARARE (Rhône), l'envoi franco contre 2 francs.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE

ILLUSTRÉ de plus de 200 Dessins originaux

1 FR. 50 DANS TOUTES LIBRAIRIES

Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres

LA SEVE CAPILLAIRE

fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 14 méd. d'argent, 1 méd. de bronze). Le Double grand pot vaut 20 fr., vendu fr. 3 fr. le grand pot, 2 fr.; le double pot d'essai, 0.75 franc. ou mand. à J. Persol, ch^o 146, r. St-Antoine, Paris

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES VIA CALAIS OU BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens (Trajet en 7 h. — Traversée en 1 h.)

VOIE LA PLUS RAPIDE
Tous les trains comportent des 2^{es} classes.

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de Nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 45 soir et 9 h. soir et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 soir et 9 h. soir, prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de PARIS-NORD
Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 50 du matin et 9 h. du soir.
Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.

Départs de LONDRES
Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir.
Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)
La Gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Égypte, l'Espagne, le Portugal, etc.

AUX PERSONNES OBÈSES

Nous avons publié dernièrement une étude complète sur la remarquable découverte du naturaliste Stowe qui, sans médicaments toujours si dangereux, sans régime alimentaire barbare, par des moyens purement extérieurs, simples, faciles à suivre, arrive à réduire rapidement, sûrement, sans fatigues et sans danger, les obésités les plus anciennes et les plus graves, généralisées ou localisées.

Assaillis de demandes de renseignements souvent fort complexes auxquelles le temps matériel nous manque pour répondre, nous engageons nos correspondants et tous ceux qui sont obèses ou en passe de le devenir, à s'adresser directement à l'éminent savant, ou à lui écrire à son laboratoire de Paris, 9, rue Montesquieu. Il envoie gratuitement, à qui lui en fait la demande, l'exposé scientifique de sa découverte.

Docteur DE THOMASSEY.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Dès le début de la semaine qui vient de finir le marché avait accentué encore les bonnes dispositions dont il faisait preuve depuis plusieurs semaines.

Le 3 0/0 au comptant reste demandé à 101 25. Le 3 1/2 0/0 est à 103 10 à terme et à 102 75 au comptant.

Les fonds d'Etat ont été assez mouvementés : après avoir fléchi vers le milieu de la semaine, ils se relevent un peu en dernier lieu.

La liquidation de quinzaine a été favorable à l'Extérieure espagnole.

La lourdeur s'accroît sur les Rentes 4 0/0 austro hongroises, par suite, peut-être, d'arbitrages effectués en faveur de la Rente hongroise 3 1/2 0/0 qui vient d'être introduite au marché de la coulisse.

L'italien qu'un syndicat étranger cherche à pousser dans le but d'écouler des titres sur notre marché ne réalise que d'insignifiants écarts à 94 30.

Les fonds russes ont peu fléchi. Le 3 0/0 1891 a passé de 85 60 à 88 fr., le 3 0/0 1896 de 88 50 à 87 90, le 3 1/2 1894 de 93 40 à 97 75 et le 4 0/0 consolidé de 102 95 à 102 45. L'agent du ministère des finances russes à Londres a donné un démenti officiel au bruit répandu par plusieurs journaux que le gouvernement russe avait l'intention de convertir l'industrie des pétroles en un monopole d'Etat.

Les rentes turques se maintiennent dans une bonne fermeté. La Série B cote 48 15, la Série C 27 60 et la série D 23 82.

Parai les fonds égyptiens, l'obligation Daira Sanieh est bien tenue à 103 40, ainsi que l'Unifié à 106 10, mais la Privilégiée a légèrement faibli à 100 35.

Les rentes brésiliennes se sont bornées, cette semaine, à consolider leurs progrès antérieurs.

Le marché des obligations de la Ville de Paris n'a cessé de faire preuve d'une grande fermeté. Le groupe des grandes sociétés de crédit de notre place a supporté avec la plus grande facilité, les réalisations de bénéfices, et reste généralement très ferme.

Les actions de la Banque de France qui s'échangeaient à 1.210 francs, montent à 1.235.

Le Crédit foncier de France, qui clôturait à 735 francs est revenu 720 francs pour remonter en dernier lieu à 722 après 745.

La Banque de Paris et des Pays-Bas, regagne en fin de semaine tout le terrain précédemment perdu; nous la laissons ferme à 1.171.

Les progrès réalisés par le Crédit Lyonnais sont aussi très sensibles.

Le Comptoir national d'Escompte est ferme à 665. La Société Générale est également bien tenue à 617.

Les actions de nos grandes Compagnies de Chemins de fer sont assez actives, et leur tendance est bonne.

L'action Lyon clôture à 1.875 au comptant, contre 1.861 francs au comptant et 1.870 francs à terme la semaine dernière. Midi, 1.349 francs au comptant, en légère moins-value de 1 franc.

L'Est finit au même cours de 1.050 francs; Orléans également sans changement, à 1.770 francs au comptant et à terme; Ouest un peu mou, entre 1.115 francs et 1.112 francs.

Les Valeurs industrielles, sont pour la plupart, très fermes avec un marché de nouveau très animé.

L'action Suez clôture à 3.527. Le Rio Tinto réalise une nouvelle nuance à 1.392.

Le Marché des Mines d'or n'a cessé d'être faible toute la semaine; ces valeurs sont dans une situation critique.

La Mode

La forme des robes à plis, décidément adoptée exige des étoffes fines, lisses, légères, susceptibles de se prêter aux délicatesses du travail que cette forme comporte.

D'abord, ce sont les cachemires, le drap mous-seline, le crêpe de laine, — imitant parfaitement le crêpe de Chine, — qui seront employés; puis, pour les journées plus chaudes, viendront les voiles, les grenadines, les barèges, les foulards, les taffetas, ceux-ci appelés à un véritable succès. Il y en a tant, et de si jolis coloris!

Les taffetas brodés, gansés, ajourés, sans parler de ceux peints à l'aquarelle, les petits damiers, les grands carreaux, seront aussi en

vogue, soit pour la confection de toilettes entières, soit pour la confection de chemisettes.

Le linon jouira aussi d'une grande faveur, et, à mon avis, cette faveur est bien méritée. On en fait de très beaux, depuis le simple pois brodé, jusqu'aux linons, avec application des plus riches broderies. Et, puisque le transparent est employé journellement, quelle étoffe se prêtera le mieux aux mille combinaisons des dessins légers que le linon?

C'est frais, c'est jeune, et, chose très importante, le linon peut aussi bien satisfaire aux exigences de la plus riche toilette, qu'il peut aider à confectionner la plus simple et la moins coûteuse. Les garnitures, seules, en font la différence.

Mais, pour le moment, la saison n'est pas encore assez avancée, et c'est surtout la robe de drap fin ou de lainage, dont il faut s'occuper. Les draps se choisissent, de préférence, unis et les lainages en fantaisie, mais d'une seule teinte. Les rouges, et bleus sont les couleurs préférées, les bleus surtout, dans tous les tons, clairs, vifs, foncés, ou éteints. Grand succès également pour les beiges et les marrons. Les gris sont un peu délaissés.

Les robes garnies de dentelles, ou tout en dentelles, continuent à être à l'ordre du jour.

A ce propos, je crois utile de revenir sur une question que j'ai déjà effleurée, à savoir la manière dont on arrive à distinguer les différentes espèces de dentelles.

A une foule de choses : le fond, le dessin, le point, le toilé, le grillé, le mat, les jours, le pied et le picot.

Le point d'Alençon a un réseau dont le treillage régulier forme des mailles à six pans, tandis que la Valenciennaise a un filet tantôt carré, tantôt à losanges. Le réseau du point d'Alençon est généralement un peu plus épais que celui de la Valenciennaise, mais cette différence s'atténue dans les sortes riches.



ROBE DE PROMENADE EN SERGE VIEUX BLEU

La dentelle à la Vierge, fabriquée à Dieppe, a un fond uni, formé d'hexagones, séparés par de petits triangles.

En Auvergne, on appelle ce fond Mariage, à Paris, fond-chant, sans doute par abréviation de Chantilly, car c'est là que l'on commença à en faire.

La dentelle de Malines a le même fond que le Chantilly, mais la fleur est bordée par un cordonnet gros et plat.

Le point d'esprit se distingue par de petits carrés plats, régulièrement espacés, sur un fond de Valenciennes, ce point fut d'abord fabriqué à Lille et à Arras.

Le bas de la dentelle se termine par un picot boucle de fil, pas plus large qu'une piqûre d'épingle. Sans ce picot, la dentelle se terminerait par une ligne droite et sèche.

Pour attacher sa dentelle, il lui faut un pied. C'est une sorte de gros fil, auquel la dentelle est, pour ainsi dire, suspendue.

Picot et pied sont encore des points spéciaux à chaque sorte de dentelle.

La fleur, dans la dentelle, est encore une précieuse indication.

Dans le point d'Alençon — j'y reviens, car c'est la dentelle la plus jolie et la plus riche — la fleur est remplie au point de boutonnière : cela lui prête un aspect étoffé, brodé, qui, cependant, conserve toute la finesse désirée, grâce au réglage, sorte de brunissage, qui la rend aussi douce à l'œil qu'au toucher.

Après le point d'Alençon viennent les Valenciennes, qui sont les garnitures de la lingerie riche, puis les applications, dites d'Angleterre et le point de gaze, qui ont un caractère magnifique.

Pour terminer cette causerie, je recommanderai à mes lectrices la jolie robe de promenade

dont elles trouveront le dessin ci contre. Elle est en serge vieux bleu avec revers de velours et biais de satin bleu de roi.

La jupe est unie, et le gilet de satin crème, à petits plis croisés.

YVONNE.

En cas de deuil inattendu, adressez-vous pour avoir une toilette complète irréprochable à la Maison « Au Sablier », 14, rue Drouot, Paris.

Il faut du bon marché, mais pas trop!... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent à payer leur Crème Simon plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Le prix normal de la véritable Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est très avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

La couperose. — Chez un certain nombre d'individus, la couperose est le résultat de causes externes. C'est en luttant contre ces influences diverses que l'on peut vaincre la lésion cutanée. Le changement de profession chez les verriers, les chauffourniers, les individus exposés au grand air par des conditions hygiéniques nouvelles, amènera assez souvent la disparition de la couperose. Il n'est pas rare, en effet, de voir entrer à l'hôpital, pour une autre maladie, des individus atteints de couperose, lesquels, au bout d'un certain temps, par le fait du régime seul et du repos, sortent guéris.

Parmi les causes externes, la plus importante est sans contredit l'alcoolisme. L'alcool imprime au mouvement circulatoire une activité physiologique plus grande et congestionne la face. On doit donc proscrire de l'alimentation les vins généreux, les liqueurs, et même certaines boissons excitantes, le thé, le café; vous défendrez également la charcuterie, les salaisons, les fromages salés, le gibier faisandé, les coquilles et poissons de mer.

Dans la plupart des cas, l'arthritisme sera l'agent principal de la couperose; c'est alors contre la diathèse elle-même qu'on doit diriger la médication.

La scrofule n'agit le plus souvent que liée à l'arthritisme; isolée, on doute qu'elle puisse produire la couperose. Cependant, dans quelques cas, les préparations iodées trouvent leur utilité.

Aux symptômes généraux que l'on rencontre dans toutes les formes de couperose, on opposera un traitement approprié. Vous combattez la constipation si fréquente chez ces malades, et vous chercherez à provoquer une dérivation salutaire du côté de l'intestin.

On fait prendre ordinairement au dîner, dans la première cuillerée de potage, une ou deux pilules contenant chacune.

Aloès	0,05 centigrammes
Rhubarbe	0,10 —
Essence d'anis	q. s. —

Le nombre de pilules est gradué de manière à provoquer, le lendemain matin, une ou deux évacuations.

Il se produit, après un certain temps, une congestion chronique des veines hémorroïdales. S'il s'établit un écoulement sanguin, il faut le respecter, surtout si la couperose coïncide avec l'époque de la ménopause.

Par un exercice sagement réglé, on excitera la circulation des parties périphériques. Des frictions, matin et soir sur les pieds et les jambes, avec des liquides alcooliques, aideront à remplir cette indication.

Mais lorsque la couperose dérive d'un vice constitutionnel, c'est à la diathèse elle-même qu'il faut s'attaquer. Si le malade est arthritique, vigoureux, un peu pléthorique, vous lui prescrirez un régime débilissant, viandes blanches, légumes verts, etc.

Aux arthritiques, Bazin ordonnait volontiers un sirop alcalin ainsi composé :

Sirop de savonaire . . .	500 grammes
Bicarbonat de soude . . .	40 à 15 gr.

Une cuillerée à bouche matin et soir.

Comment on guérit les douleurs. — On obtient à peu de frais la guéri-on, rapide et sûre, des douleurs sciaticques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède. Le Topique Bertrand de 4 fr. et la Toile de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsénié Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Pour blanchir à neuf les cachemires, mérinos, poils de chèvre, ainsi que les soies et satins, prenez de l'eau froide bien pure, ajoutez-y deux cuillerées d'essence de savon et une cuillerée de fiel de bœuf purifié; on lave rapidement dans ce bain une fois ou deux, s'il est nécessaire, et on rince à l'eau très propre et très légèrement additionnée d'alun, dont la propriété est d'empêcher les couleurs de couler.

Coloration du celluloid. — On peut colorer le celluloid comme l'ivoire et mieux encore. Ainsi pour avoir une coloration noire, on commence par tremper l'objet dans une large baignoire d'eau, puis dans une solution faible d'azotate d'argent, et l'on fait sécher à la lumière. Pour lui donner une couleur bleue, on se sert d'une solution d'indigo, presque complètement neutralisée à la potasse. On peut employer également le bleu de prusse en deux solutions : l'une de chlorure de potasse, l'autre de ferrocyanure de potassium. Pour colorer en vert, on trempe l'objet dans une solution de vert-de-gris. Pour le jaune, on se sert d'une solution d'azotate en plomb, puis on trempe dans une autre de chlorure de potasse. Pour la coloration brune, on emploie une solution de permanganate de potasse, rendue alcaline par l'addition de soude. La couleur rouge est obtenue en trempant d'abord les objets dans une solution étendue d'acide azotique, puis dans une solution ammoniacale de carmin; la couleur propre est obtenue en trempant dans une solution faible de chlorure d'or et en laissant sécher à la lumière.

Quelques plats pour la Semaine

EN GRAS Consommé aux quenelles Dricandeau à la ménagère Poulet au gros sel Pommes de terre soufflées Savarin au rhum	EN MAIGRE Potage aux haricots rouges Huitres au gratin Filets de soles au beurre Salade de pissenlits Rousserolles
---	---

Rousserolles

Les rousserolles, qui sont la friandise obligatoire des jours gras en Touraine, se font avec la même pâte que les crêpes sèches, à la seule différence que les rousserolles se forment en menus boudins aplatis de la longueur du pouce, et que les crêpes sèches s'étalent au rouleau en feuilles minces découpées à la roulette.

La pâte se fait la veille pour le déjeuner, ou le matin pour le soir. Elle se compose d'un litre de farine dans laquelle on fait un creux rempli par 6 œufs, 2 pincées de sel, 50 grammes de beurre, 50 grammes de levain, et ce qu'il faut d'eau pour qu'après délayage et pétrissage la pâte reste ferme, bonne à rouler et à découper. On la recouvre d'un linge et on la laisse douze heures dans un endroit chaud. Après quoi on l'aplatit et on la découpe en rubans ou en carrés qu'on jette à la friture. On les en retire quand ils sont blonds, pour les égoutter, les dresser en pyramide et les saupoudrer de sucre vanillé.

Distractions et Jeux d'Esprit.

1° MOT CARRÉ

Proche de Sumatra, mon premier est une île, Mon deux est notre aïeul, mon troisième ustensile, Mon quatre, bien souvent, On le dit en priant.

2° CHARADE

Avec un vrai plaisir je vois mon premier, Dont la vive couleur et l'aspect printanier Réjouit mon regard et donne à l'atmosphère Une douce fraîcheur un parfum salubre; Mon second en justice est une autorité; On l'invoque souvent et, lorsqu'il l'a cité, L'avocat est certain d'en tirer avantage; De mon tout, le bon droit ne fait aucun usage; L'honnête homme l'évite et méprise toujours De ce moyen trompeur l'inutile secours.

Solution de l'avant-dernier numéro :

CHARADE.

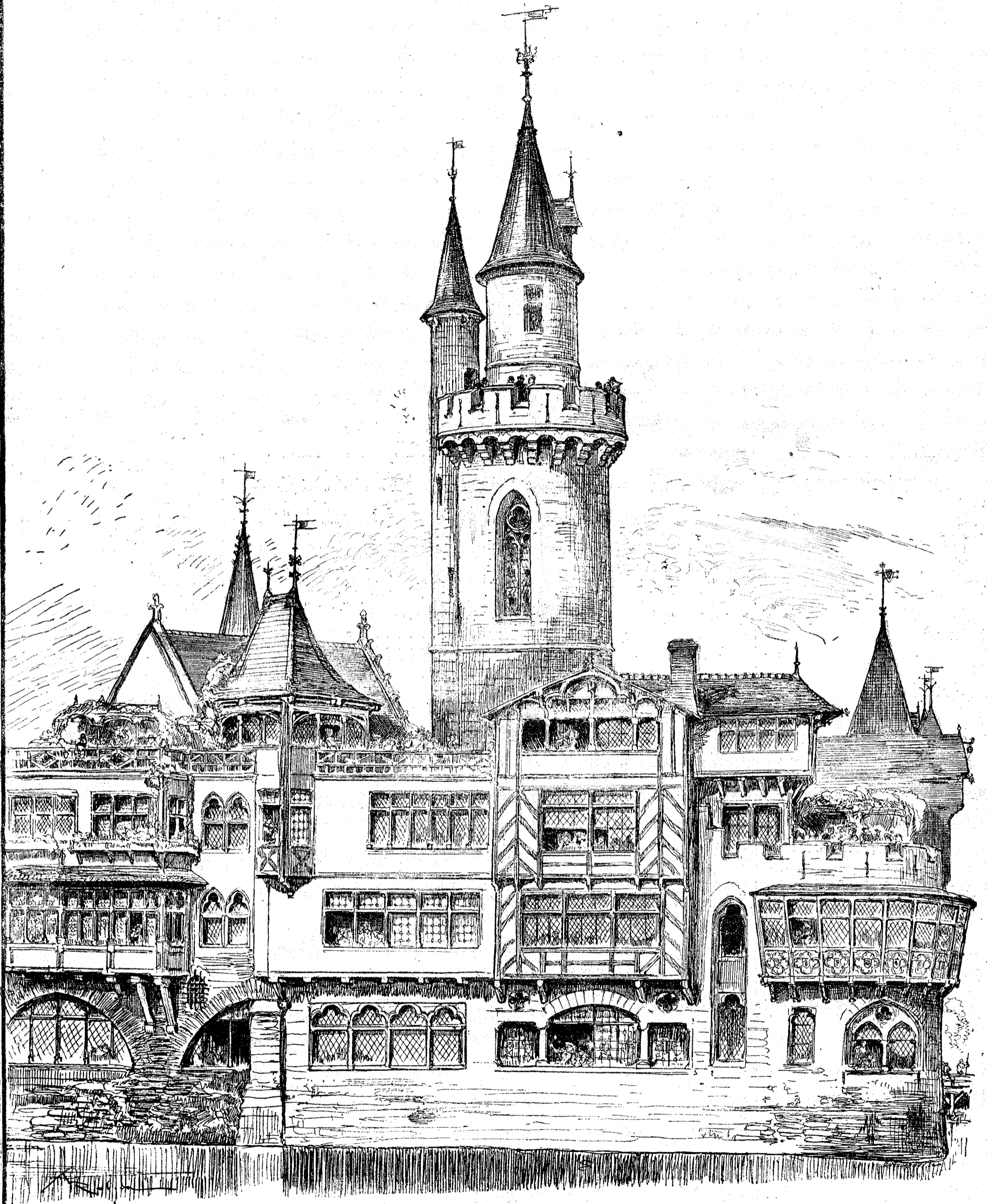
Mots en rancher.

- P
- NIORT
- L
- LOIRE
- C
- ACHAB
- I
- DANTE
- E
- BLE
- PALME
- VOLEUSE

Solutions jostes : Pochantostas — Maf — L'N — E. L. K. D. — Une idéaliste. — Taprobane. — AR à Nage. — L'ami Scie. — Le beau rosier. — Henriette et Raymond Saliez. — Le petit Charles de Montreuil. — Corsique Ponerihouen. — Saneroff. — Carmaram. — U.-G. Nid. — L'As de trèfle.

Le Gérant : HOUDEY.





Les merveilles de l'Exposition
Un coin du vieux Paris